DIVERS ARTICLES
SUR BORDIGA,
SA VIE, SA PENSÉE ET SON ACTION*

* Traductions de Jean-Pierre Laffitte, mai-juin 2016.

BORDIGA, UN COMMUNISTE À PART

Diego Gabutti

“Il Giorno”, 15 juin 1996

Nous avons déjà accueilli d'autres écrits de Diego Gabutti sur notre site ; il a aussi écrit un roman “fantasmagorique” dirons-nous, eu égard à son style, qui a comme protagoniste Amadeo Bordiga (Un'avventura di Amadeo Bordiga [Une aventure d'Amadeo Bordiga], Longanesi, 1982).

Cet article, sympathique et spirituel, a servi de présentation à la Réunion de Bologne de juin 1996 consacrée à Amadeo Bordiga.

L'article était précédé d'une note qui précisait les noms des rapporteurs et les sujets de la Réunion. Cette note est elle aussi le fruit de la plume de Gabutti et nous la reproduisons.

Les deux jours pour nous souvenir de lui

C'est sous l'aile du Nucleo Informale Potlatch, avec la participation extraordinaire du Département de Philosophie et de Politique de l'Institut Universitaire Oriental de Naples, qu'a débuté ce matin à Bologne, dans la Salle polyvalente situé au 21, via dello Scalo, l'une des deux journées de rapports et de débats sur la figure d'Amadeo Bordiga, le fondateur du Parti Communiste d'Italie, un excellent marxiste, un écrivain et un personnage unique. À partir de 14 heures aujourd'hui, les orateurs seront les suivants : Michele Fatica sur *Alcuni concetti chiave elaborati durante la prima militanza* [Quelques concepts-clé élaborés durant la première période de son militantisme], Luigi Gerosa sur le sujet : *Dal congresso di Livorno alla marcia su Roma* [Du congrès de Livourne à la marche sur Rome], Antonio Ca' Zorzi sur *Gli avvenimenti del 1923-26* [Les événements de 1923-26], Arturo Peregalli sur *La posizione di Bordiga dal 1926 al 1945* [La situation de Bordiga de 1926 à 1945], tandis que Sandro Saggiaro, éditeur avec Peregalli du livre *Amadeo Bordiga (1889-1970) - Una bibliografia* [Amadeo Bordiga (1889-1970) - Une bibliographie], présentera le volume aux personnes présentes.

La réunion redémarrera demain à 9 heures 30 quand Liliana Grilli fera son rapport à propos du dépassement du *Mito URSS* [Le mythe de l'URSS] et Giorgio Galli parlera sur le thème : *Classe et rappresentanza politica : URSS e Occidente* [Classe et représentation politique : URSS et Occident]. Dans l'après-midi, de nouveau à partir de 14 heures, ce sera au tour de Jacques Camatte avec *Comunità, specie, natura* [Communauté, espèce, nature], puis de Nicola Di Matteo avec *La lettura bordighiana del Capitale* [La lecture bordighienne du Capital], de Diego Gabutti et de Paolo Pianarosa avec *Una merenda del cappellaio matto* [Un goûter du chapelier fou], d'Alberto Giansanti avec *Bordiga e i processi staliniani* [Bordiga et les procès stalinien] et, enfin, de Domenico Ferla avec un rapport intitulé : *Divagazioni su alcune tematiche bordighiane* [Divagations sur quelques thèmes bordighiens]. Depuis là haut, que Bordiga les assiste.

Bordiga, un communiste à part

Un homme sans maîtres ni chefs

Idéologue hors de tout schéma, il ne voulait pas parler de révolution :

il voulait la faire, un point c'est tout.

Alors que les opposants, dans les partis de l'Internationale Communiste, étaient exclus en tant que trotskistes, zinoviévistes ou boukhariniens, Amadeo Bordiga, lui, fut chassé en tant que bordiguiste, c'est dire le personnage et sa stature. On parle peu de lui de nos jours, et si ce n'était pas en raison de la réunion qui s'ouvre aujourd'hui à Bologne et des rares livres de sa main qui paraissent de temps en temps chez d'obscurs éditeurs, on n'en parlerait pas du tout, maintenant que même le communisme orthodoxe - on peut alors imaginer ce qu'il en est pour celui qui n'est pas dans la ligne - est définitivement sur le déclin. Mais le fait est que, quand le monde brûlait dans le feu de la révolution communiste, lui, il y était.

À l'heure actuelle, il y a ceux qui, d'une part, le liquident en tant que sinistre responsable de la scission de Livourne, qui, en coupant en deux la pomme socialiste, aurait ouvert la voie au fascisme et livré le prolétariat italien aux mains soviétiques, et ceux qui, au contraire, le mythifient comme un opposant à Staline *ante litteram*^(*). Mais Bordiga était un communiste à part, difficile à classer.

Né à Resina, près de Naples, en juin 1889, Bordiga avait 18 ans quand il lut pour la première fois le *Manifeste du Parti communiste*. À 21 ans, déjà presque ingénieur, il s'inscrivit à la section napolitaine du PSI. Dès le début, il jura une hostilité éternelle à l'encontre des réformistes et il se signala par un classisme intransigeant. C'étaient les années où Mussolini dirigeait "L'Avanti !" sur des positions extrémistes et où il attirait à lui les tendances révolutionnaires, y compris celle qui était animée par Bordiga, qui avait fondé à Naples le Cercle Carlo Marx, mais ce n'était pas pour autant qu'Amadeo devint mussolinien étant donné qu'il était bordiguiste depuis lors. En dehors de Marx et de Lénine, pour lesquels il aurait mis la main de l'humanité tout entière sur le feu, Bordiga n'eut pas de maîtres, qu'ils soient "chefs" ou "nigauds", à respecter et c'est ainsi que lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale, quand c'était un sport populaire parmi les socialistes italiens que de s'interroger sur la volte-face de Mussolini, il regardait déjà ailleurs et plus loin, non seulement la chute de l'Internationale socialiste emportée par la guerre, mais la grande révolution qui se préparait. Lunettes à pince-nez, « tête puissante et bovine », bagou « caustique et spirituel », Bordiga salua en 1917 le coup de main léniniste à Saint-Pétersbourg comme le début de la fête et, dès qu'il fut rentré de l'armée, il rebaptisa son groupe : fraction communiste abstentionniste du PSI. En alliance avec le groupe turinois d'Antonio Gramsci, puissant parmi les travailleurs des grandes usines, Bordiga réussit en l'espace de quelques années à fonder le Parti Communiste Italien dont il fut immédiatement élu secrétaire général.

Mais c'est précisément parce qu'il n'était pas un nigaud et qu'il aimait penser par lui-même que sa direction dura peu de temps. Arrêté en 1923 à la sortie d'un "local clandestin", il fut blessé par la farce de se voir présenté aux électeurs comme la tête de liste du parti, honneur qu'il déclina immédiatement : « Je ne serai jamais député, et plus vite vous vous débrouillerez sans moi, plus vous vous épargnerez de la peine et moins vous perdrez de temps ». Mais après la blague, le méfait : l'Internationale de Moscou désigna, déjà en 1924, à la tête du Comité Central italien, les gramsciens, y compris un certain Togliatti, qui, à partir de cet instant et pour toujours, fut pour Bordiga "Palmiraccio", certainement à cause de la rime avec "cazzaccio"^(**).

Giuseppe Berti nous rappela plus tard que Bordiga se méfiait depuis 1920 des Russes qui le destitueront.

La légende commença à s'esquisser. Mis complètement sur la touche, Bordiga chercha son salut dans une idée de parti que seul Marx, avant lui, avait osé cultiver. Un parti communiste authentique, affirmait Bordiga, vit un seul jour comme les roses. Il ne prépare pas la révolution, dont il est l'âme, mais il l'attend et soupire après elle, disait Bordiga ; et alors

(*) Expression latine signifiant : avant la lettre. (NdT).

(**) Palmiraccio comporte un suffixe péjoratif qui est accolé à Palmiro, qui est le prénom de Togliatti. Quant à *cazzaccio*, qui veut dire *nigaud*, il a été employé à deux reprises un peu avant dans le texte. (NdT).

on l'accusa de vouloir créer une secte, sans comprendre qu'il pensait aux partis communistes comme à des Tables Rondes de chevaliers absolument sans taches et ressortant de leurs tombes secrètes seulement quand la conjoncture historique, rare et précieuse, les rappelait à la vie.

Il accepta d'entrer au secrétariat de l'Internationale parce que Zinoviev « l'en pria avec les larmes aux yeux ». Mais pour lui, après 1923, il n'était même plus question de parler de révolution. Sans tapage, sur la pointe des pieds, Bordiga avait fondé, après Livourne, un nouveau parti, le parti historique du prolétariat, habité seulement par lui et par quelques fidèles, avec pour tâche d'attendre des temps meilleurs qui pourtant n'arriveront jamais. Mais, lui, il attendait quand même, déterministe et patient, et surtout buté comme une mule.

Il prit la parole une dernière fois à Moscou en 1926 au cours du VI^e Exécutif Élargi de l'Internationale. Edward H. Carr, le grand historien de la Révolution russe, affirme que le discours de Bordiga apparut et apparaît comme le document le plus significatif de l'opposition au Thermidor russe. Bordiga vitupéra contre la bolchevisation des partis et contre la théorie désastreuse du socialisme dans un seul pays. Il dénonça l'Inquisition rouge lâchée par la Centrale moscovite contre les hommes libres et justes.

Même le futur père des peuples, Joseph Staline, parla de lui avec respect et, encore mieux, il voulut le rencontrer pour lui rendre personnellement compte de l'imbroglie russe. Bordiga, qui le soir précédent, avait dîné avec Trotski, ne lui fit pas de cadeau et le pauvre Staline sortit de l'entrevue en murmurant : « Je n'aurais jamais cru qu'un communiste puisse me parler comme ça. Dieu vous pardonne de l'avoir fait. ». Mais il continua à le respecter en assemblée où seul Palmiraccio, à vrai dire, se leva pour contester son ex-secrétaire général et, pour se gagner peu honnêtement sa vie, il dit qu'il ne croyait pas que Bordiga ait jamais été « un grand chef révolutionnaire », bien qu'il en ait eu l'air et ait posé « les problèmes de façon sincère ». Il voulait dire, et ce fut bien dit, qu'il n'était pas un nigaud.

Bordiga revint à Naples. Il fit un peu de relégation, puis il se retira dans sa vie privée et en 1930, quand il refusa de s'expatrier pour rejoindre la direction du parti à Moscou ou à Paris, il fut exclu, sans tapage. Trotski, une année ou deux plus tard, lui proposa lui aussi de s'expatrier et de s'unir à lui dans l'exil des antistaliniens purs et durs, mais Bordiga refusa tout net d'entendre cet appel de sirène. Il ne voulait pas parler de révolution. Il voulait la faire, un point c'est tout.

Il resta en Italie et la police fasciste, qui continua à l'espionner jusqu'à la fin, le laissa vivre, bien que le jugeant toujours comme un « sujet dangereux ». Il réémergea de l'hibernation mussolinienne, laissant la Résistance par-ci et les Américains en Italie par-là, comme transfiguré par le génie de la satire et de l'idiosyncrasie. Un agent de l'OSS^(*) le décrivit ainsi dans un rapport : « Il est encore une dynamo humaine et un géant de la pensée ». Mais Bordiga était même plus dynamique qu'auparavant.

Il écrivait des pages épiques et visionnaires à la hauteur de Carlo Emilio Gadda^(**) du fait de son invention linguistique et de son amusement. Ses anciens disciples fondaient pendant ce temps le PC Internationaliste auquel il n'adhéra jamais, mais duquel il resterait jusqu'au bout l'inspirateur, en faisant de son misérable bulletin, "Il Programma comunista", un journal légendaire à cause de ses articles très brillants et hargneux. Cependant, il ne les signait pas. Il soutenait que le marxisme est une école anonyme et impersonnelle, et que la propriété privée intellectuelle est la plus infâme de toutes. Il était dans l'attente de l'an 1975.

(*) L'Office of Strategic Services (OSS, Bureau des services stratégiques) était une agence de renseignement du gouvernement des États-Unis. Elle a été créée le 13 juin 1942 après l'entrée en guerre des États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale pour collecter des informations et conduire des actions "clandestines". Elle a été démantelée à la fin de l'année 1945 pour être remplacée par la CIA. (NdT).

(**) Carlo Emilio Gadda (1893-1973) est un écrivain italien ayant eu une formation en ingénierie électronique. (NdT).

Par des calculs cabalistiques, il avait fixé pour cette année-là la date de la crise finale du capitalisme.

Il n'avalait pas, nouvel emballement, ce qu'il dénomma « l'escroquerie lunaire ». Avec des articles loufoques, bourrés de calculs d'ingénieur d'un autre monde, il "démontra" que jamais l'homme ne pourrait souiller la lune et les planètes de ses souliers et ainsi "polluer", après la « croûte terrestre », aussi « l'espace cosmique » encore vierge et pur. Il habitait Formia, dans une maison avec une vue panoramique et une terrasse sur laquelle sa femme élevait des « poules qui craillaient dans des cages putrides ». Armé de jumelles, il observait le mouvement des navires dans le port. C'est là qu'il mourut en juillet 1970.

Les maudits astronautes avaient aluni sans tenir compte de ses injonctions. Et puis vint, et passa sans résultat, sans même un signe de crise, l'an 1975 fatal. Berlinguer révéla qu'il avait été "bordiguiste" lui aussi dans sa jeunesse. Ô Bordiga ! Ô humanité !

Diego Gabutti

"Il Giorno", 15 juin 1996

UN ENTRETIEN AVEC BORDIGA

Dans l'entrée d'un vieil immeuble de Naples, j'indique au concierge que je désire parler avec l'ingénieur Bordiga. Il me passe l'interphone : je dis mon nom. De l'autre côté du fil, Bordiga me répond avec froideur. Je répète encore. Il répond : « Oui, j'ai compris qui tu es, mais je n'ai pas encore compris pour quel motif tu viens me trouver ».

Tel est Bordiga, l'homme tabou pour le PCI, l'homme dont les communistes ne parlent pas dans leurs journaux. Et pourtant il a été le principal protagoniste de la formation du Parti communiste et de la scission de Livourne. Mais il a été aussi *l'homme qui a dit non à Staline*, ainsi qu'un journal intitula un article de troisième page sur le personnage, et, chez les communistes, dire non à Staline a été pendant une longue période, une erreur impardonnable. De rigoureuse formation marxiste (« je suis un marxiste intégral » me dira-t-il plus tard), Bordiga n'admet pas le culte de l'individu. Bien que ses fidèles soient encore très nombreux en Italie, il continue à répéter que ce n'est pas l'homme qui compte, mais les thèses qu'il soutient. Je me souviens que, dans la préface d'un livre qui raconte l'histoire de la Gauche communiste, il a défini la propriété intellectuelle comme la plus « bourgeoise et mercantile revendication de la pire forme de propriété privée ».

Je ne l'avais pas vu depuis plusieurs années. Il n'a pas beaucoup changé : il a 76 ans, mais, il ne les fait pas. Ses yeux, derrière ses lunettes, sont extrêmement perçants, son regard est agressif. Ses premières répliques confirment que son tempérament est encore très vif.

Je lui explique d'abord les raisons qui m'ont poussé à lui rendre visite : *La Base*^(*) est en train de faire une enquête sur les mouvements qui occupent l'espace politique de la gauche italienne. Je m'adresse à lui pour connaître la position des communistes internationalistes. Il répond très froidement : il n'a pas l'intention d'accorder d'interview - du reste, il n'en a jamais accordé -, ni de dicter des notes : « La position des communistes internationalistes peut très bien être apprise pour qui veut vraiment la connaître ; il suffit de lire ce qui est publié dans notre journal. Je suis pour un parti *fermé*, ajoute-t-il, et donc je n'écris que dans la presse de mon parti. Je n'accorde pas d'interviews ni d'articles parce que, au fond, ces interviews et ces articles sont seulement demandés à titre de curiosité, pour solliciter le lecteur ou pour faire un coup journalistique. ».

Le moment est critique et l'atmosphère froide. Son regard, fixé sur moi, est pénétrant et met mal à l'aise. Il s'aperçoit de mon embarras et il n'insiste pas. J'en profite pour lui tendre la feuille sur laquelle les questions préparées par *La Base* sont dactylographiées. Il les scrute - « comme elles sont longues », dit-il - et il commence à les lire à mi-voix.

La première question concerne le rôle que la programmation économique peut jouer dans le système capitaliste pour absorber les éléments de crise qui sont présents dans ce système. Il répond : « La programmation nationale ne pourra jamais éviter la crise du système capitaliste. Seule la programmation mondiale organisée par la dictature de classe peut s'appeler programmation... ». Il semble maintenant poursuivre d'autres idées. Soudain, il ajoute : « À propos de la crise, je considère que, d'après les éléments que nous avons en notre possession, on pourrait également supposer qu'elle se produira à brève échéance, par exemple entre 1970 et 1975. ».

(*) Il s'agit de *La base socialdemocratica* : dans la seconde moitié des années soixante du siècle précédent, coïncidant avec l'unification du PSI et du PSDI et avec le débat sur les premiers gouvernements de centre-gauche, il se constitua un groupe de discussion portant ce nom qui mit en chantier un bilan de la théorie et de la pratique du mouvement socialiste en Italie. Ce groupe était animé principalement par Nevol Querci qui est l'auteur du présent article. (NdT).

La deuxième question concerne le conflit Chine-URSS. Bordiga a été le premier au monde à dénoncer l'État soviétique comme étant un État capitaliste. Entendre de la part de Bordiga un jugement sur la nature de l'État chinois revêt par conséquent un grand intérêt. « La Russie, dit Bordiga, est désormais un État capitaliste, tandis qu'au contraire la Chine est dans une phase précapitaliste, quasi féodale ; et elle est donc sans aucun doute moins *répugnante* que la Russie. ».

Il ne dit rien d'autre et il passe à la troisième question. Elle concerne l'unification socialiste^(*). Il s'en déclare enthousiaste, mais il ajoute immédiatement après : « Si elle s'élargit ensuite au PCI, on aura finalement un seul regroupement social-démocrate sur lequel le parti de classe pourra diriger ses flèches. Cela simplifiera beaucoup de choses. ».

Les réponses sont sèches et incomplètes, mais je préfère ne pas insister. « La position des communistes internationalistes peut être apprise pour qui veut vraiment la connaître, avait-il dit. Il suffit de lire ce qui est publié dans notre journal. ».

Je cherche alors à dévier le discours sur d'autres sujets : la fonction de l'individu dans le parti et dans la société. Fier anti-individualiste, il s'échauffe tout de suite. Il raconte même un curieux épisode. Il y a quelque temps, une journaliste libérale anglaise qui effectuait des études sur la formation du Parti Communiste d'Italie - « d'Italie et non pas italien », tient à faire remarquer Bordiga - lui tint à peu près ce discours : Gramsci est mort, mais à travers ce qui a été publié en Italie, j'ai réussi à me faire une idée très précise de sa personnalité. Je suis ici pour tenter, vous vivant, de m'en faire une sur la vôtre. Ce à quoi Bordiga répondit sèchement : « Bordiga n'a pas de personnalité. Écrivez même : Bordiga m'a dit : je n'ai pas de personnalité. ». Il rit de contentement quand il repense au regard de consternation qui se peignit sur le visage de la journaliste anglaise.

Bordiga est comme ça. Son anti-individualisme est tellement exacerbé qu'il n'admet pas que l'on parle de sa personne. « Ni en bien, ni en mal : elle ne compte pas. ». L'atmosphère est maintenant chaude et cordiale. J'essaie de le contredire. Je parle des chefs charismatiques. « Pour les marxistes intégraux, il n'existe pas de chefs charismatiques. Il n'existe que le parti charismatique. ». Sa vision du parti et de l'organisation relative à celui-ci est très rigide. Je cite Lénine comme un exemple de grand chef. « Lénine était grand, et il était juste d'exploiter le prestige de son nom dans la période révolutionnaire. Mais Lénine lui-même serait rempli d'horreur en voyant son corps momifié dans le fameux mausolée. Quand ensuite les chefs ne sont pas de sa stature, les effets sont encore plus délétères. Il a fallu attendre la mort de Staline pour démolir Staline, et celle de Togliatti pour démolir Togliatti. ».

Le discours se déplace encore. Je lui rappelle qu'il y a quelques années un quotidien publia un article sur sa personne avec le titre suggestif : *L'homme qui a dit non à Staline*. Bordiga m'interrompt : « Ce titre était faux. En effet, ce fut Staline qui dit non à Bordiga. ». Et il raconte ici la lutte que le Parti Communiste d'Italie mena au sein de l'Internationale pour s'opposer à son involution progressive. Mais les thèses italiennes ne furent pas acceptées. Il me narre un épisode qui caractérise parfaitement bien sa personnalité anticonformiste. « Dans une réunion de l'Exécutif Élargi, j'ai demandé à un certain moment à Staline s'il était vrai que Lénine, à son retour en Russie en 1917, avait exprimé de sévères jugements à propos de la gestion de la *Pravda* [La *Pravda* avant la révolution était dirigée par Staline (NdR)]. Le journal, au dire de Lénine, semblait être dirigé par un chauviniste et non par un bolchevik. Je posai la question en français, mais les interprètes, très impressionnés, ne se décidaient pas à la traduire en russe. Il ne m'était pas possible de m'adresser directement à Staline parce que je ne connaissais pas le russe et que par ailleurs Staline lui-même, dans cette période-là, ne parlait que cette langue. Je répétais la question. À ce moment-là, Staline ordonna très sèchement aux interprètes de traduire « ce que le camarade Bordiga demandait ». La

^(*) Voir la note précédente. (NdT)

traduction commença et les traits de Staline se contractèrent. Il eut un instant de silence, puis Staline ajouta précipitamment : da, da. ».

Nous continuons à parler du groupe dirigeant bolchevik. Bordiga nous dit qu'il avait prévu exactement l'alliance qui se réalisa plus tard entre Zinoviev et Kamenev d'une part, et Staline de l'autre, pour combattre Trotski : « Contre l'opinion de tous, parce que l'on disait alors à Moscou qu'il existait une profonde aversion entre Zinoviev, Kamenev et Staline. Mais l'opportunisme, ajoute-t-il, est un mal qui ne pardonne pas. ».

Je profite de ses bonnes dispositions pour orienter le discours sur le groupe dirigeant du PCd'I. Je cite la réticence qui existait chez Gramsci pour ce qui concerne le fait d'assumer, selon les volontés de l'Internationale, le secrétariat général du parti et de remplacer Bordiga. Je lui dis que j'avais lu que, dans le groupe *ordinoviste*, il y avait de la perplexité, presque de la peur, à affronter le problème. Gramsci lui-même avait du reste déclaré à l'envoyé de l'Internationale qu'il fallait deux Gramsci pour remplacer Bordiga. « Bordiga déploie une quantité de travail immense et son dynamisme est exceptionnel ». Comme cela est déjà arrivé d'autres fois au cours de l'entretien, Bordiga m'interrompt : « Ces manœuvres derrière ma personne sont vraiment injustifiées. Togliatti a écrit par exemple que la perplexité qui régnait pour procéder à mon remplacement au sommet du PCd'I provenait aussi d'un épisode qui se serait déroulé à Moscou en 1922, quand j'aurais réagi avec beaucoup de dureté à la simple allusion relative à une proposition semblable. Tout ceci est vraiment ridicule. Étant donné la conception que j'ai du parti, si l'on m'avait dit que je devais m'en aller et céder la place à un autre, je n'aurais opposé aucune résistance. ». Ce disant, il se lève et indiquant son fauteuil, il ajoute : « Si je n'avais pas voulu abandonner la direction du parti, j'aurais très bien pu le faire. Mais ne pouvant pas m'opposer à un cours involutif inexorable et désormais en cours, j'aurais dû me transformer en opportuniste, ni plus ni moins comme s'étaient déjà transformés Togliatti et ses camarades. ».

L'entretien s'oriente maintenant particulièrement sur Gramsci. « Quand l'*Ordine nuovo* parut à Turin, nous ne manquâmes pas, dans le salut publié dans le *Soviet*, de mettre en garde le groupe turinois sur les dangers d'une involution à propos d'une sorte de néo-réformisme. ». Je parle immédiatement du néo-idéalisme gramscien. Bordiga m'interrompt : « Cependant, dans les dernières années, Gramsci accostait aux rives du marxisme. ».

Je cite le numéro spécial de *Rinascita* consacré à l'anniversaire de la mort de Togliatti. Bordiga sourit. Ses yeux semblent maintenant encore plus vifs. « Ce numéro de *Rinascita*, dit-il, est le pire service que ce journal pouvait faire à Togliatti. Tout ce matériel publié sur sa vie... Que de contradictions... Comme le changement continu d'orientations est évident... Togliatti a autant changé de positions que Moscou en a changé. ». C'est là la revanche du vieux révolutionnaire sur l'opportuniste Togliatti. Même si, naturellement, ce type de revanche n'intéresse pas du tout Bordiga.

Maintenant, il regarde sa montre et il se lève. L'entretien est terminé. « Je crois que nous avons assez parlé ». C'est la plus grande concession qu'un marxiste intégral peut faire à un interlocuteur du bord social-démocrate. À la porte, je lui demande si je peux revenir le voir. « Certainement, pourvu que cela n'arrive pas trop souvent. ».

Nevol Querci

“La base socialdemocratica”, 10 septembre 1965

BORDIGA, UN COMBATTANT COURAGEUX ET DOGMATIQUE

Rigoureux et axiomatique dans l'application des doctrines marxistes, il fut à la tête de la fraction communiste au Congrès de Livourne et il dirigea le parti pendant quelques années. Mis en minorité par Gramsci lors du congrès de Lyon en 1926, il fut exclu du PCI en 1930 parce que Staline le soupçonnait d'être lié à Trotski. Envoyé en relégation par le fascisme, il se retira ensuite dans sa maison de famille à Formia, où il expira l'autre jour à 81 ans.

NAPLES, lundi matin. Amadeo Bordiga, l'un des fondateurs du PCI, s'est éteint samedi à Formia. Il avait 81 ans. Il était né à Resina (Naples) au mois de juin 1889. Il était le fils d'un professeur piémontais d'économie rurale, qui enseignait à l'École supérieure d'agriculture de Portici et qui était l'auteur d'études sur le Mezzogiorno. Bordiga lui aussi, après avoir été diplômé en ingénierie, avait obtenu peu après une charge à Portici comme assistant de mécanique agraire. Très jeune, il avait rejoint la section socialiste de Naples, qu'il représenta au Congrès national de la jeunesse socialiste de 1912. À cette occasion, il s'était mis en évidence avec un discours fortement polémique par rapport au "leader" de la jeunesse socialiste de Turin, Angelo Tasca.

Au début des années trente, libéré de sa relégation à Ponza, mais également exclu du PCI à cause de la conviction erronée de Staline selon laquelle il aurait maintenu des liens avec Trotski, Amadeo Bordiga s'était retiré à Formia. L'exercice de la profession d'ingénieur lui permettait de gagner sa vie sans se compromettre avec le régime fasciste. Mais il était réduit à l'inactivité politique, après presque vingt années de combats menés comme acteur principal dans les rangs du mouvement ouvrier.

Un matin de l'année 1935, ayant enfourché sa bicyclette, il se dirigea vers la périphérie de Formia. Il ne s'attendait certainement pas à rencontrer bientôt un camarade illustre incarcéré par Mussolini neuf ans auparavant ; un camarade pour lequel il nourrissait encore des sentiments de tenace affection en dépit des affrontements souvent durs de leurs dernières années de militantisme commun dans le PCI. C'était une journée claire, étouffante. Surgit à l'autre bout de la rue une calèche occupée par deux hommes : le plus âgé, qui chaussait des lunettes, le visage terreux et le corps disgracieux, donnait l'impression d'être plus gonflé que gras. Bordiga ralentit. Il ne pouvait pas se tromper : l'homme dans le fiacre, c'était lui, Antonio Gramsci. La surprise et l'émotion lui coupèrent un instant le souffle. Il ignorait que depuis le 7 décembre 1933, son vieux camarade et antagoniste vivait à quelques centaines de mètres de chez lui, interné qu'il était à la clinique Cusumano. En octobre 1934, on lui avait accordé la liberté conditionnelle ; mais, bien que formellement "libéré de prison", Gramsci ne pouvait pas aller autre part pour se soigner que dans une clinique spécialisée. Il était seulement libre de sortir pour une promenade, escorté par la police. Ce jour-là, son frère Carlo lui tenait compagnie.

Lorsque la calèche fut à portée de voix, Bordiga dit simplement : « *Bonjour, Antonio* ». Gramsci répondit : « *Bonjour, Amadeo* ». Rien d'autre. Ils ne s'étaient pas vus depuis janvier 1927. Ils ne se reverraient plus.

C'est Bordiga lui-même qui, dans une rencontre récente, me rapporta cet épisode inédit. Il ajouta : « *Nous nous estimions mutuellement. La différence de formation culturelle et les querelles idéologiques n'eurent jamais pour conséquence d'entamer nos bons rapports. Je me souviens de sa visite à Naples en 1925. Il venait pour me couper l'herbe sous les pieds, lors de la préparation du Congrès de Lyon. Naples était ma forteresse. Et Antonio prétendait s'emparer d'elle. Malgré tout, je l'ai reçu chez moi. Ceux qui nous auraient vus ensemble auraient eu de la peine à nous imaginer comme des adversaires. Il prenait ma petite fille Alma sur ses genoux et, en la faisant trotter comme sur un ânon sarde, il lui fredonnait une comptine qui se terminait par ce vers : "Mais je péris au Pérou"^(*). Il s'improvisait aussi chanteur de romances d'opérette et il mettait dans la maison une atmosphère de jovialité. ».*

Ce ne sont pas là des images enluminées par la ferveur de l'imagination afin de témoigner d'une amitié de manière instrumentale. Bordiga et Gramsci furent réellement des amis et ils le restèrent y compris après l'affrontement pour conquérir la direction du parti. « *Ils ont tout fait* » - me disait le vieux leader napolitain en faisant une allusion polémique à Togliatti - *pour cacher aux jeunes le type de lien qui m'unissait à Antonio. Ils en sont même arrivés à censurer Gramsci lui-même en coupant dans la première édition de ses "Lettres de prison" toute référence à ma personne. Nous étions ensemble à Ustica et Antonio parlait avec sympathie de moi à sa femme Julca et à sa belle-sœur Tania. Eh bien, ces phrases, ils les ont supprimées.* ». Et en se rappelant cela, Bordiga s'enflammait : même proche de la mort, il était enclin à des éclats de fureur. Mais pourquoi donc la censure réalisée par Felice Platone qui, en 1945-46, réorganisa, sous la direction de Togliatti, les lettres de Gramsci ? Par sectarisme gratuit ? Les omissions étaient inspirées par un calcul politique très précis : en effet, la préoccupation selon laquelle Bordiga, mis en minorité en 1926 à Lyon et ensuite exclu en 1930, pouvait avoir encore après la Libération de nombreux partisans et être capable de réémerger avec une puissante force d'entraînement, était vive dans ces années-là. C'est Giorgio Amendola qui a révélé récemment ("Critica marxista", mai 1967) la véritable cause de cette censure : « *Parmi les raisons qui conseillèrent les coupes, il y eut aussi l'intention d'enlever à Bordiga, alors que l'on ne connaissait pas encore ses projets et que l'on pensait qu'il voudrait tenter un retour dans la lutte politique, la possibilité de tirer profit de l'autorité morale qui provenait de ses rapports avec Gramsci.* ». Ils le jugeaient donc encore comme un adversaire redoutable. Togliatti l'avait admis, immédiatement après son exclusion (*Lo Stato operaio*, avril 1930) : « *Exclure le bordiguisme est une chose plus difficile que d'exclure Bordiga.* ». Une affirmation certes incompréhensible aujourd'hui pour ceux qui en sont restés aux histoires remaniées du parti communiste et qui, en conséquence de quoi, ignorent le rôle prépondérant que Bordiga eut dans la scission de Livourne et dans la direction du nouveau parti jusqu'en 1924.

À Livourne, Gramsci ne dit mot et Togliatti n'était pas présent. Le leader napolitain était à la tête de la fraction communiste très peu homogène, mais trop forte alors pour craindre que les "culturalistes" de l'Ordine Nuovo (c'est ainsi qu'il les définissait ironiquement) menacent sa position hégémonique. Le matin du 19 janvier 1921, il intervint en parlant comme un chef habituel, à l'idéologie duquel les communistes "turinois" se plièrent eux aussi tôt ou tard : « *Il peut y avoir parmi nous des faibles, des incapables, des incomplets, il peut y avoir des désaccords entre nous : Gramsci peut être sur une fausse voie, il peut suivre une thèse erronée quand je suis, moi, sur la vraie voie, mais nous luttons tous à égalité en vue du résultat ultime.* ».

(*) "Nel Perù però peri" : évidemment, l'allitération est beaucoup plus forte en italien. (NdT).

Il était aussi schématique que les “ordinovistes” étaient problématiques. Il avait lu et étudié les classiques du marxisme et il en avait tiré un ensemble de règles évidentes et justes en tout temps, en tout lieu et en toute circonstance. « *Il avait un schéma à appliquer et à démontrer : tant pis pour la réalité qui ne voulait pas y entrer* » (ce sont là des paroles de Toliatti écrites en 1930). Peu enclin à la confrontation avec les autres courants culturels, il ne les comprenait pas et les rejetait énergiquement car il jugeait les positions des lecteurs “turinois” attentifs des philosophes idéalistes comme des coquetteries intellectuelles. Une fois, il répondit à Angelo Tasca durant l’une des assises de la jeunesse socialiste en 1912 : « *La nécessité de l’étude, c’est un congrès de maîtres qui la proclame, et non un congrès de socialistes.* ».

Mais le défaut de culture était racheté par une capacité d’organisation et par une qualité de caractère peu communes. Même ceux qui le combattirent disent de lui que c’était un homme désintéressé, dénué de vanité, loyal. Il n’eut jamais le culte de la personnalité des autres : c’est pourquoi il polémiqua à visage découvert avec Lénine et avec Zinoviev, mais il ne permit jamais le culte de sa propre personnalité. Il signait rarement ses articles, et ses photos sont introuvables. Lors de notre première rencontre, il tint à me préciser : « *Je n’ai jamais été secrétaire général du parti ; j’étais l’un des composants du Comité Central.* ». Quand, en 1924, Zinoviev considéra qu’il pouvait le récupérer pour la ligne de la majorité en lui offrant le poste de vice-président de l’Internationale, Bordiga, inflexible dans la défense de ses thèses dogmatiques, refusa : il n’était pas homme à se laisser corrompre par une fonction de prestige. Il éprouvait du dégoût pour le pouvoir prévarié, pour la transaction idéologique, pour le mensonge que d’autres justifiaient par des raisons tactiques.

« *On a dit de moi tellement de choses, en bien et en mal - me confia-t-il une fois -, mais le meilleur compliment, je l’ai reçu de Staline. Sais-tu ce que Staline pensait de moi ? Je le déduis de cette boutade de sa part : “Quand Ruth Fischer dit une chose, non seulement c’est une énormité doctrinale, mais c’est aussi un mensonge. Quand c’est Maslov qui la dit, c’est une énormité, et cela peut être aussi un mensonge. Quand c’est Bordiga qui la dit, cela peut être très fréquemment une énormité, mais ce n’est certainement pas un mensonge.”* ».

J’imagine que s’il n’avait pas éprouvé de la répugnance pour les épigraphes, et s’il avait dû en choisir une, il aurait indiqué celle-ci pour sa tombe.

Giuseppe Fiori

“Stampa sera”, année 102, numéro 146, lundi 27-07-1970

Problèmes de notre temps

CE N'EST PAS LE MOMENT DE FAIRE JOUJOU AVEC LES "ABSOLUS" DU NÉO-IDÉALISME

("INVARIANCE" : une expérience emblématique)

L'analyse critique à laquelle nous avons soumis l'*invariance* bordiguienne ("Prometeo" n° 21-22) en relation avec certaines formulations sur la nature, la fonction et la structure, du parti révolutionnaire n'est pas née d'une raison polémique pointilleuse, mais de la préoccupation de faire la clarté sur un problème, comme celui du parti, qui est encore ouvert au débat et à l'approfondissement théorique, en particulier du fait de l'intervention dans ce débat de trop nombreuses écoles de toute taille qui se sont référées à la contribution importante, même si elle est parfois contradictoire, apportée par Bordiga sur ce sujet ; cependant la vivisection qui en a été faite a fini par déformer et défigurer ce qui chez Bordiga était seulement une simple intuition ou le goût du paradoxe. Il faut rappeler à ce propos que Bordiga avait l'habitude de dire, en répondant à une observation critique de notre part sur cette façon de poser les problèmes, qui finissait par dénaturer la méthode d'interprétation marxiste, que le paradoxe peut lui aussi contenir en soi un élément, même s'il est mince, même s'il est voilé, de vérité. Et il n'avait pas tort, mais ce "caprice" intellectualiste pouvait fournir le prétexte, comme il l'a fourni, ou mieux, la couverture, à des auteurs d'élucubrations théoriques et à des chercheurs d'arguties pour y accrocher leurs insatisfactions et, parfois, leur opportunisme.

La question que nous posons est la suivante : peut-on, et jusqu'à quel point, attribuer à Bordiga la responsabilité d'avoir offert aux camarades de parti et aux adversaires, consciemment ou non, avec des attitudes personnelles, dont Bordiga aimait dire qu'il se fichait allègrement, et avec des prises de position désinvoltes et déconcertantes, qu'il savait exprimer avec une brutalité radicale qui rendait superflue toute explication, des motifs de critique abondants et peut-être trop nombreux qui allaient dans la majorité des cas au-delà de la personne de Bordiga et qui visaient à frapper surtout la "gauche italienne" laquelle avait, dans le mouvement communiste international, une position de gauche très précise, pleine d'agitations et d'avenir ?

Ce n'est pas la première fois qu'il nous arrive de dénoncer l'une des méthodes les plus abjectes employées par la bureaucratie de l'Internationale communiste à laquelle se sont immédiatement adaptés les organes centraux bolchevisés des différents partis à l'encontre de l'opposition de gauche, méthode qui consistait à combattre ce courant en attaquant tel ou tel représentant sur le plan personnel, comme cela s'est produit pour ce qui concerne Bordiga et contre laquelle nous nous sommes battus en tant que courant dans le "Comité d'Entente" (1925).

Si ce type de lutte, qui est dirigé contre une personne et non pas contre l'ensemble des forces qui se battent sur le terrain de classe, et qui est totalement antimarxiste, a donné au début motif et constance à notre rébellion, il est aujourd'hui encore plus répréhensible et il doit être rejeté avec mépris.

L'on peut certainement imputer à Bordiga, comme du reste à chacun de nous, des erreurs, des indécisions et des rigorismes entièrement personnels, qui peuvent l'avoir placé en dehors du courant et même contre le courant qui doit à Bordiga le plus grand apport de doctrine et de développement à l'échelle internationale, mais c'est l'affaire du courant de la Gauche communiste de juger jusqu'à quel point Bordiga est à considérer comme responsable de ce qui était inhérent à son tempérament ; de ce qui, dans sa problématique, est entré au patrimoine de la Gauche communiste pour en faire partie et de ce qui, au contraire, ne l'a pas été en raison de ce processus sûr et inévitable de sélection qui découle du conflit de classe.

Ce que nous voulons bien reconnaître, c'est que, y compris dans l'erreur, Bordiga a constamment agi sur le plan de la classe, car il avait pour perspective la fin catastrophique du système provoquée la révolution prolétarienne.

Mais nous n'en reconnaissons pas autant à ceux qui, bien qu'au nom de l'"invariance" bordigienne et même militant à ses côtés, ont prétendu compléter son œuvre en se servant de certaines inachèvements théoriques inévitables pour en arriver jusqu'à l'antimarxisme.

Cela n'est pas nouveau dans la longue histoire du mouvement ouvrier. Mais étant donné qu'il est de notre époque, l'épisode, même s'il est tout à fait marginal, doit être examiné. Il s'agit du courant qui par affectation intellectualiste s'est étiqueté "Invariance"^(*), laquelle a abouti, de fait, à son contraire. Cela ne nous intéresse pas de savoir comment et quand ce courant, qui a grandi et a été bichonné affectueusement au sein de "Programma" et qui en est ensuite parti sur des positions plus bordiguistes que Bordiga, commence à préciser sa position en partant du présupposé que l'œuvre de Bordiga « *est parsemée de points de départ pour de nouvelles recherches qui n'y trouvent pas de développement* ». Il est seulement à se demander, avec étonnement, comment il a jamais été possible, pour une organisation qui se réclame pourtant de la Gauche communiste et qui pouvait, dans les années 60, s'appuyer sur la présence de Bordiga, faire grandir dans ses rangs des éléments et des groupes qui, au nom d'un humanisme mal digéré de Marx en lieu et place de la dialectique matérialiste et de la révolution de classe, proposaient une « *révolution communiste qui tendra à affirmer l'être humain qui est la véritable Gemeinwesen de l'homme* ».

La Gemeinwesen (communauté) est le leitmotiv dans l'œuvre de jeunesse de Marx parce qu'elle représente le point de départ de l'histoire de l'être humain en voie de dépassement de son individualité. Nous allons préciser cela avec les mots mêmes de Marx :

« L'échange de l'activité humaine dans la *production* comme celui des produits humains entre eux est = à l'*activité* et à la jouissance sociales. L'être humain étant la vraie Gemeinwesen des hommes, ceux-ci créent, produisent avec leur activité leur Être, la Gemeinwesen humaine, l'être social qui n'est pas une puissance abstraitement générale face à l'individu particulier, mais l'être de tout individu, sa propre activité, sa propre vie, sa jouissance propre et sa propre richesse. Elle apparaît grâce au besoin des individus, c'est-à-dire qu'elle est directement produite par l'activité de leur existence. Il ne dépend pas de l'homme que cette Gemeinwesen existe ou non, mais, pendant tout le temps où l'homme se reconnaît comme homme et donc n'aura pas organisé le monde humainement, cette Gemeinwesen apparaîtra sous la forme de l'extranéisation (Entfremdung) » (tiré des notes de Marx sur l'œuvre de J. Mill).

Et également dans les *Manuscrits de 1844* :

^(*) Le mot "invariance" est en français, puisqu'il s'agit de la revue *Invariance* de Jacques Camatte. (NdT).

« Il faut surtout éviter de fixer de nouveau la “société” comme une abstraction en face de l'individu. L'individu est *l'être social*. La manifestation de sa vie - même si elle n'apparaît pas sous la forme immédiate d'une manifestation collective de la vie, accomplie avec d'autres et en même temps qu'eux - est donc une manifestation et une affirmation de *la vie sociale*. La vie individuelle et la vie générique de l'homme ne sont pas *différentes*, bien que - et ceci nécessairement - le mode d'existence de la vie individuelle soit un mode *plus particulier ou plus général* de la vie générique, ou que la vie du genre soit une vie individuelle *plus particulière ou plus générale*. ».

Il s'agit là d'un concentré ; ce sont en effet des notes de Marx dans lesquelles il est évident que s'enchaînent des argumentations qui tendent à la généralisation, dans une forme d'exposition qui rappelle la méthode hégélienne, de laquelle Marx ne s'est pas encore tout à fait libéré. Tout ceci est bien connu. Mais se référer aujourd'hui aux *Manuscrits de 1844*, en feignant d'ignorer le marxisme scientifique du *Capital* et du *Matérialisme historique*, signifie recourir à des écrits de la phase encore de formation du jeune Marx comme couverture à l'adoption de son propre idéalisme.

La vision d'un retour générique et métaphysique de l'individu à l'universel, c'est-à-dire à sa “communauté” originelle et indifférenciée, la *Gemeinwesen* remise en vigueur, est plus conforme à la dialectique idéaliste du schéma hégélien qu'à la dialectique matérialiste de Marx.

Nous en avons une claire manifestation en examinant la façon dont a été élaboré le problème du parti révolutionnaire et quelle en a été la traduction en termes pratiques, ce qui est du reste au centre de notre développement.

Voici l'une des dernières définitions du parti écrite par Bordiga et qui a trouvé un large écho dans les publications de ce courant ; tels en sont les termes :

« Si la personne est en danger, c'est en effet qu'elle n'est qu'une divagation millénaire des hommes dans l'obscurité qui les écarte de leur histoire d'espèce, et la voie qui combat cela réside dans l'unité qualitative universelle du parti dans lequel se réalise la concentration révolutionnaire, par-delà les limites de la localité, de la nationalité, de la catégorie de travail, de l'entreprise-prise de salariés ; dans lequel vit *en anticipation* la société future sans classes et sans échanges.

« ... Le parti que nous sommes sûrs de voir resurgir dans un avenir lumineux sera constitué d'une minorité vigoureuse de prolétaires et de révolutionnaires anonymes qui pourront avoir différentes fonctions comme les organes d'un même être vivant, mais tous seront liés, au centre et à la base, à la règle inflexible et qui s'impose à tous de respect de la théorie ; de continuité et de rigueur dans l'organisation ; d'une méthode précise d'action stratégique dont l'éventail d'éventualités admises est tiré, dans ses vetos inviolables par tous, de la terrible leçon historique des dévastations de l'opportunisme.

« Dans un tel parti finalement impersonnel, personne ne pourra abuser du pouvoir, précisément à cause de sa caractéristique inimitable, qui le distingue dans le fil historique ininterrompu qui prend son origine en 1848.

« Cette caractéristique, c'est celle de l'absence d'hésitation du parti et de ses adhérents dans l'affirmation que sa fonction exclusive est la conquête du pouvoir politique et de sa gestion centrale, sans jamais dissimuler en aucun moment cet objectif, et cela tant que tous les partis du Capital, et de sa valetaille petite bourgeoise, n'auront pas été exterminés. » (Extrait d'"Il Programma comunista", n° 22 - 1958^(*)).

(*) Le titre de l'article est : *Contenuto originale del programma comunista è l'annullamento della persona singola come soggetto economico, titolare di diritti ed attore della storia umana* [Le contenu original du programme communiste, c'est l'anéantissement de la personne individuelle comme sujet économique, titulaire de droits et acteur de l'histoire humaine]. (NdT).

Nous ne croyons pas qu'il y ait besoin de faire remarquer le caractère universaliste et mysticiste de tout cela ; en effet, le soi-disant parti historique n'a jamais existé, si ce n'est dans les rêves des poètes et dans les aspirations utopiques du socialisme humanitaire du pré-marxisme, et il n'existera jamais du moins dans les termes que Bordiga a seulement souhaité, lui qui comme nous, et parfois plus que nous, a ressenti, à côté de l'anxiété inapaisée de la conquête, la fatigue de créer jour après jour, brique sur brique, les premières structures du parti que, le jour suivant, la réaction dissoudrait et de devoir par conséquent recommencer avec d'autres moyens et d'autres apports humains, pas toujours conformes aux nécessités, pas toujours désireux de se plier à la dure discipline que l'acte de la création du parti imposait. Que d'efforts et que d'illusions subies, sans exclure la morsure empoisonnée du camarade qui ne l'était que de nom, prêt à la capitulation et pas si rarement que ça à la trahison. Tel est le parti que nous avons connu, le parti réel depuis Livourne jusqu'aux lois d'exception, constitué bien sûr de héros mais aussi d'opportunistes, empreint de sacrifices, de prison, de sang, mais aussi de corruption. Ce n'était pas alors le moment de gloser sur le parti historique parfait que les révolutionnaires ont toujours préféré laisser aux incapables par nature et aux philosophes songe-creux.

L'idée du parti universel, parfait dans toutes les parties de ses structures et de ses fonctionnalités, avait été ébauchée par Bordiga comme une exigence de son esprit de géométrie et pour calmer peut-être, avec une abstraction de perfection idéale, l'inquiétude inapaisée d'une vie tourmentée de révolutionnaire. Dans la pratique, cet idéal du parti devait indiquer un modèle vers lequel il fallait tendre et qui devait inspirer la lente et pénible construction d'un organisme, le parti révolutionnaire, fait d'hommes avec la multiplicité des exigences, et avec les tares et les limites qui lui sont propres.

Mais il y avait suffisamment de matière dans cette tendance à l'abstrait pour offrir des appuis aux chercheurs de friandises théoriques du type "Invariance".

Et cette tendance, née et ayant grandi dans le giron du bordiguisme dernière manière, part à toute vitesse vers les destinations inconnues du parti, modèle idéal, préfiguration de la société future ; elle écrit :

« Le parti représente donc la société future. On ne peut pas le définir avec des règles bureaucratiques, mais par son être ; et son être, c'est son programme : la préfiguration de la société communiste de l'espèce humaine libérée et consciente.

« Corollaire : la révolution n'est pas un problème de formes d'organisation. Elle dépend du programme. Seulement il a été prouvé que la forme parti est la plus apte à représenter le programme, et à le défendre. Dans ce cas, les règles d'organisation ne sont pas empruntées à la société bourgeoise, mais elles dérivent de la vision de la société future »...

« De là découle une caractéristique importante du parti. Du fait qu'il est la préfiguration de l'homme et de la société communiste, il est la base médiatrice de toute connaissance pour le prolétaire, c'est-à-dire pour l'homme qui refuse la Gemeinwesen bourgeoise et accepte celle du prolétariat, lutte pour l'imposer et faire triompher l'être humain. La connaissance du parti intègre celle de tous les siècles passés (religion, art, philosophie, science). »^(*).

Et, comme conclusion de cette phase triomphaliste et exaltante du parti qui, comme on l'affirme, ne disparaît jamais, nous reproduisons, toujours à partir du texte d'"Invariance", la partie finale d'une lettre de Marx à Freiligrath : « J'ai, de plus, essayé d'écarter le malentendu

^(*) *Origine et fonction de la forme parti* : Ce texte de Jacques Camatte est paru, en traduction italienne, en 1961, dans le journal "Il Programma comunista", n° 13. Il est paru en version originelle française, en 1968, dans le n° 1, série 1, d'"Invariance". (NdT).

selon lequel je comprendrais par "parti" une ligue morte depuis huit ans, ou une rédaction de journal dissoute depuis douze ans. J'entends le terme "Parti" dans sa large acception historique »... c'est-à-dire (explique immédiatement "Invariance" avec cette finesse et cette cohérence qui avaient fait défaut à Marx) comme la préfiguration de la société future, de l'homme futur, de l'être humain qui est la véritable Gemeinwesen de l'homme.

C'est dans cette répétition monotone et assommante d'une phrase qu'est concentrée toute la philosophie avec laquelle "Invariance" voudrait exalter la fonction historique du parti. Et, comme conclusion, elle affirme : « Ce qui se manifeste dans les périodes de révolution comme dans celles de recul, c'est la continuité de notre être, c'est l'affirmation de notre "programme-parti" dans sa large acception historique. ».

Pauvre « acception historique » marxiste qui finit dans la trame d'une philosophie aussi ancienne que l'opportunisme et dont la valeur suprême réside en entier dans l'usage, ou mieux dans l'abus, des lettres majuscules.

Nous en sommes ainsi arrivés à la seconde et ultime phase qui conduit le courant que nous examinons vers des positions complètement opposées aux précédentes, comme s'il était aux prises d'une espèce de frénésie de sa propre dissolution.

Cas de pathologie politique, ou incapacité à donner un sens concret à une problématique embrouillée d'idées de base comme classe, parti, rapport dialectique avec la classe antagoniste, etc., tendue paradoxalement jusqu'à la limite de la rupture, ou encore résidus de frustrations idéologico-politiques qui ont particulièrement frappé les jeunes générations d'intellectuels de gauche tendanciellement marxistes issues des événements parisiens de mai 68 ?

Peut-être un peu de tout cela en même temps, et de le constater donne un sentiment d'amertume et de regret parce que des déchirures de ce genre laissent des traumatismes profonds, et aussi parce que, en définitive, la dispersion de jeunes forces intellectuelles et humaines affaiblit dans tous les cas le front de la révolution.

L'expérience philo-bordiguiste ayant donc été menée à son terme, et nous disons cela même très impoliment, le courant ne sait pas en tirer les conséquences logiques et il est submergé par des événements bien plus grands que ne peuvent en supporter son sérieux et sa solidité théoriques et son insignifiance politique.

La métamorphose n'a duré que l'espace temporel de pas même une décennie ; "Invariance" participe déjà à la révolte contestatrice de mai 68 de manière marginale et en ordre dispersé, et elle tire de ces événements les raisons non pas de son renforcement, mais celles de son auto-liquidation en tant que groupe révolutionnaire se réclamant du marxisme.

Mouvements de la contestation

« En France et en Allemagne, » - proclame maintenant "Invariance" (année V - série II n° 2) - « le mouvement s'était considéré comme spécifique des classes moyennes, simple détonateur d'un mouvement ne pouvant être que celui propre de la classe ouvrière. Jamais il ne s'est considéré comme mouvement de la classe universelle. [...]. Cependant ce mouvement de 1968 était le témoin de *la fin des classes moyennes* (souligné par nous) telles que Marx les avaient considérées et le début de la lutte humaine contre le *capital* (souligné par nous) ».

« Depuis mai nous avons le mouvement de production des révolutionnaires. ».

« Il est vain d'attendre la révolution : elle est déjà en acte. Ne la perçoivent pas ceux qui attendent pour la reconnaître un signe particulier, une "crise" qui déclencherait un vaste mouvement insurrectionnel, qui produirait un autre signe essentiel : la formation du parti, etc. (*ibidem*, page 9).

Nous avons reproduit à la lettre cette partie qui donne la mesure exacte d'une forme de schizophrénie politique qui est si éloignée de la réalité, laquelle est sous les yeux de tout le monde précisément après le mai français, qu'elle se dispense de toute forme de réfutation qui semblerait inappropriée pour soigner cette maladie.

Disparition du prolétariat

« Le prolétariat qui a tendance à opposer sa Gemeinwesen, c'est-à-dire l'être humain, à celle du capitaliste a disparu ; il ne s'organise plus en parti qui aurait dû représenter cet être, sa préfiguration, parce que le capital a réussi à établir sa domination réelle. En effet, pour aboutir à ce résultat, le capital doit englober le mouvement qui le nie, le prolétariat, et constituer l'unité où le prolétariat n'est qu'un objet du capital. [...] Il en découle que toute forme d'organisation politique ouvrière a disparu. A sa place, on a les bandes qui s'affrontent en une concurrence obscène, véritables rackets rivaux dans le bavardage mais identiques dans leur être. » (*ibidem*, page 52).

Non au parti

Après la cuite théorique du parti comme préfiguration de la société future, de l'Homme futur, etc., la courbe du repliement théorique touche son contraire ; plus de parti dans son acception historique comme préfiguration etc., etc. ; nous en sommes arrivés au dépassement du concept même de groupe auquel le courant d'"Invariance" s'était pratiquement réduit.

« Aujourd'hui le parti ne peut être que le parti historique et tout mouvement formel est la reproduction de la société et le prolétariat *est en dehors*. Un groupe ne peut en aucune façon prétendre réaliser la communauté sinon en se substituant en définitive au prolétariat qui peut seul le faire. ».

« Le révolutionnaire ne doit pas se reconnaître dans un groupe, mais dans une théorie qui ne dépend pas d'un groupe ni d'une revue car elle est l'expression d'une lutte de classes donnée. ».

« Il est important de rejeter toutes les formes anciennes et de pénétrer sans apriori, dans le vaste mouvement de notre libération [...]. Dans des circonstances données, au cours d'actions précises, le courant révolutionnaire se structurera non seulement passivement, spontanément, mais en pointant toujours l'effort de réflexion sur le comment de la réalisation de la véritable Gemeinwesen (l'être humain) et de l'homme social impliquant la réconciliation des hommes avec la nature. » (Note de 1972, *ibidem*, page 57).

Il faut mettre sur cette expérience, du reste très instructive, et qui est de toute façon parvenue à son terme, une pierre tombale avec cette épigraphe :

À "Invariance"
à cause de l'impossibilité de continuer à varier.

Onorato Damen

"Prometeo" (Revue théorique du Parti Communiste Internationaliste) n° 23 - 1974

ANALYSE ET PRÉVISIONS

DU PROPHÈTE QUI N'A PAS ÉTÉ ÉCOUTÉ

Il est difficile de présenter l'œuvre d'Amadeo Bordiga. Secrétaire général du Parti Communiste d'Italie fondé à Livourne en 1921, il a eu un rôle majeur dans un moment crucial de l'histoire italienne ; son œuvre de théoricien marxiste en fait l'une des figures éminentes parmi les continuateurs de Marx au niveau mondial. Mais il se considérait comme quelqu'un qui répétait simplement les enseignements de Marx. Remplacé par Antonio Gramsci à la tête du Parti, arrêté et relégué durant les premières années de la dictature fasciste, il a travaillé dans le second après-guerre avec un groupe constitué en Parti Communiste Internationaliste. Avec eux (mais avec sa contribution primordiale), il élaborait une *Histoire de la Gauche communiste*, publiée dans les années soixante, dans laquelle il définit le rapport entre l'individu et le mouvement politique dans une phrase qui vaut l'essai tout entier de Plekhanov (le maître de Lénine) sur le rôle de la personnalité dans l'histoire :

« Les textes d'aujourd'hui sont autant anonymes que les textes d'alors : les uns et les autres parce qu'ils sont considérés par nous non pas comme l'expression d'idées ou d'"opinions" personnelles, mais comme des textes de parti, et les premiers pour la raison supplémentaire qu'ils sont le fruit d'un travail effectif de recherche, de réorganisation et de compilation, auquel ne s'attache aucune étiquette personnelle, et qui non seulement ne comporte pas, mais exclut la bourgeoise et mercantile revendication de la pire forme de propriété privée, la propriété "intellectuelle". ».

Et pourtant, quand la seconde moitié des années soixante a vu, en Italie, une reprise d'expériences, de luttes, de réflexions, qui se rattachaient à la tradition du marxisme révolutionnaire, une partie de cette reprise, c'est-à-dire une partie des jeunes et des militants qui l'ont vue, est liée précisément au nom et à l'orientation d'Amadeo Bordiga. Non pas au mouvement dans lequel il a travaillé dans la dernière période de sa vie de 1945 à 1970, mais à l'homme, à son combat politique, à la conviction relative à l'"invariance" du marxisme qui s'exprimait dans l'identité humaine et dans le cerveau pensant dénommés Amadeo Bordiga.

Lui, évidemment, détestait le terme de "bordiguisme". Et pourtant, c'est de cette façon-là qu'est définie une expérience "collective" qui a mûri dans les années vingt et qui s'est poursuivie avec rigueur et cohérence théoriques inchangées jusqu'aux années soixante.

Certes, cette manière de rattacher une expérience collective au nom d'une personne peut être considérée comme un symptôme d'arriération de la part de ceux qui s'affirment de façon cohérente sur la ligne du marxisme révolutionnaire, sur celle du "*red terror doctor*", pour employer la qualification de Marx que Bordiga préférait à tout autre. Mais, quoi qu'il en soit, il faut constater le fait qu'une série de groupes et de militants présents dans la Gauche italienne dans ces dernières années rapportent leurs actions et leur pensée à l'homme qui, personnellement, fournit la plus grande contribution à la fondation du Parti communiste.

Quand, il y a plus de vingt ans, il écrivit une esquisse d'histoire du PCI, Togliatti fit observer ironiquement, dans *Rinascita*, que l'on avait fait, dans cette histoire, la découverte d'un fossile : on ramenait à la lumière du jour un iguanodon du nom d'Amadeo Bordiga. Dix années plus tard, en reconstituant la formation du groupe dirigeant du PCI, le même Togliatti définissait ainsi l'"iguanodon" :

« Le véritable dirigeant de tout le travail fut Amadeo Bordiga. Il était doté d'une forte personnalité politique et de remarquables aptitudes pour diriger. Il avait déployé pendant des années un travail systématique d'organisation de sa fraction au sein du Parti socialiste et c'est de cette manière qu'il avait acquis de vastes connaissances et du prestige parmi les cadres de la gauche du mouvement. Il savait commander et se faire obéir. Il était énergique dans la polémique avec les adversaires, quoique scolaire la plupart du temps dans l'argumentation. Tout ceci eut pour conséquence que le groupe fut centralisé presque exclusivement autour de sa personne. Il se créa la conviction qu'il était le véritable "chef" dont le parti avait besoin et qui le guiderait comme il faut, y compris dans les situations difficiles. ».

Togliatti avait été parmi les jeunes gens qui étaient les plus liés à Bordiga : il avait été parmi les derniers à se détacher de lui en 1923-24 pour devenir le lieutenant de Gramsci. Avec son texte des années soixante, le secrétaire général du puissant PCI restituait à Amadeo Bordiga le rôle et la fonction qui avaient été les siens vingt ans auparavant. La minutieuse *Histoire du parti communiste* de Paolo Spriano a continué et approfondi cette orientation : les jeunes militants de la fin des années soixante voient par conséquent en Bordiga le fondateur et le chef du premier et révolutionnaire parti communiste.

Le motif pour lequel Bordiga, qui comprit le premier, avant Trotski, les raisons et la dynamique de l'involution de la III^e Internationale, n'avait pas voulu continuer la lutte à l'extérieur de l'Italie dans les années du fascisme, demeure pour moi une question encore à éclaircir. En 1926, Bordiga aurait pu encore se fixer à Moscou, il avait un poste d'importance dans cette Internationale dans laquelle la Gauche conservait le droit d'exposer ses raisons : il n'accepta pas. De passage à Berlin, il lui fut proposé par des camarades de la Gauche de certains partis de se fixer dans la capitale allemande, de diriger une fraction du Komintern qui pourrait constituer une alternative révolutionnaire quand l'involution prévue de la III^e Internationale prendrait des caractéristiques irréversibles ; Bordiga n'accepta pas ; il retourna en Italie pour se faire arrêter ; durant les années trente, il exerça sa profession d'ingénieur ; le groupe dirigeant communiste dans l'émigration put ainsi soutenir, alors que Gramsci se mourait dans les prisons de Mussolini, que Bordiga pouvait circuler librement en Italie « comme n'importe quelle canaille fasciste ».

Je n'ai rencontré Bordiga que peu de fois. Au cours de la première de ces rencontres, dans sa vieille maison napolitaine, je lui ai demandé s'il pouvait m'expliquer les raisons de son comportement. Il sourit et secoua sa main droite. Il me dit simplement que, alors, « il n'y avait plus rien à faire ». Une réponse qui ne dit pas grand chose, mais qui pourrait tout dire.

L'on a attribué à Bordiga une sorte de fatalisme, le fait d'être déterministe, pour employer l'un des adjectifs les plus communs dans la terminologie marxiste. Peut-être que Bordiga était parfaitement conscient de la longue période d'involution qui se préparait en 1926 pour le mouvement communiste. Il a peut-être préféré le détachement et la réflexion dans l'isolement en Italie que la lutte exténuante des sectes qui a affligé les dernières années de Trotski, le prophète exilé.

Ce livre - un recueil de textes élaborés à partir de 1954 - a lui aussi pour objet de décrire l'invariance de la méthode marxiste (définie une fois pour toutes, comme Bordiga l'a écrit ailleurs, au milieu du siècle passé) par rapport aux nouvelles élucubrations interprétatives sur la base théorique desquelles divers groupes de gauche des années cinquante s'étaient constitués.

« Le but de cette étude » - écrit Bordiga - « est la défense de l'explication déterministe des événements historiques qui ont eu la Russie pour théâtre, au même titre que cette explication est valide pour les autres pays. Il s'agit de réfuter la conte-thèse

selon laquelle le marxisme est une méthode applicable en Europe occidentale, mais qui est prise en défaut en Russie et dans d'autres pays européens arriérés ou en Asie... Il s'agit de réfuter... la contre-thèse selon laquelle les événements de Russie ont mis en lumière des rapports sociaux et des faits historiques inédits et qui par conséquent, n'ayant pas été porté à la connaissance de Marx et des marxistes occidentaux, impliqueraient une révision... Pour tous, de tous les bords, les événements de Russie constituent une *surprise* historique. Cela l'est pour les bourgeois parce qu'elle enlève l'arme marxiste des mains du prolétariat occidental, elle l'entraîne vers de nouvelles éditions de croisade contre un péril slave, jaune ou noir - ou despotique, terroriste, dictatorial, qui étouffe la Personne. Cela l'est pour les staliniens parce qu'ils soutiennent que, malgré les prévisions de Marx, de Lénine et de tous les marxistes, sans la révolution en Occident, la Russie est quand même passée au plein socialisme économique. Et cela l'est même pour les antistaliniens comme les trotskistes et les autres groupes chétifs et égarés parce que c'est en dehors du "schéma" d'école, et ils attribuent la faute de la dégénérescence révolutionnaire soviétique à des formes qui confondent les classes, les partis, l'État, avec l'*abus* du pouvoir, le privilège de la bureaucratie, les complications que l'auteur de recettes Marx aurait eu le tort de ne pas même imaginer. ».

Et donc, Bordiga s'est surtout vécu comme un "répétiteur" de Marx, contre les innovations et les révisionnismes de « groupes chétifs et égarés », ce qui est la conséquence de la situation objective qu'il décrit. Mais comment surmonte-t-on cette situation objective à travers l'absorption, par la classe ouvrière et par le parti qui l'exprime, de l'"invariance marxiste" ? Voici la réponse que donne Bordiga dans ce texte-ci :

« Alors ne croyons-nous pas avec une foi inébranlable en le caractère *certain* de la révolution prolétarienne ? C'est toujours la même façon de poser la question ! Dans cent passages nous la disons certaine sur la base d'une hypothèse qui est commune à l'adversaire : que le développement des forces productives continue dans les formes capitalistes et à l'intérieur de l'enveloppe capitaliste, et cette dernière devra alors éclater. Mais toute prévision est conditionnée. Tous les anciens oracles se lisent de deux façons : et nous, nous ne prétendons jamais prononcer des oracles. La prophétie n'est pas pour l'imbécile. Et par imbécile on n'entend pas celui qui a reçu peu de cervelle en héritage, mais celui qui est englué dans le déterminisme des intérêts de classe, et même de classe dont *il n'est pas* membre. Dévoilons donc, ô Œdipe, cette nouvelle vérité masquée ! ».

Ceci est une phrase qui semble (et l'adjectif est approprié) sibylline. Elle confie au lecteur la compréhension d'un texte qui est à deux niveaux. Le premier niveau est une histoire russe accompagnée d'une typologie des révolutions (bourgeoise et prolétarienne) : c'est une analyse au style marxiste vigoureux. Le second niveau est celui que tous les paradigmes de la science (marxisme compris) rencontrent sur leur chemin : le niveau de la prévision conditionnée.

Giorgio Galli

Préface à *Russie et révolution dans la théorie marxiste* d'Amadeo Bordiga

BORDIGA : L'INVENTEUR DE CE PC DUR, SPARTIATE, PRÊT À PRENDRE LES ARMES

“Il Corriere della Sera”, 24 octobre 1988

L'auteur de cet article, Leo Valiani, historien et journaliste connu et apprécié, est né à Fiume le 9 février 1909 (son vrai nom était Leo Weiczen, italianisé en Valiani).

D'emblée antifasciste, il adhéra en 1928, alors qu'il se trouvait en relégation, au Parti Communiste d'Italie. Exilé ensuite en France, il quitta le Parti à l'époque du pacte Hitler-Staline (1939) ; il adhéra à “Giustizia e libertà” et il s'exila au Mexique (où il fit la connaissance de Victor Serge). Cette partie de sa vie est bien reconstituée dans le livre d'Andrea Ricciardi : “Leo Valiani. Gli anni di formazione. Tra socialismo, comunismo e rivoluzione democratica” [Leo Valiani. Les années de formation. Entre socialisme, communisme et révolution démocratique], (Franco Angelli, 2007).

Revenu en Italie, il participa à la Résistance et milita dans le Parti d'Action.

Par la suite, il abandonna l'activité politique et se consacra au travail historique et journalistique.

En 1980, il reçut le titre de sénateur à vie. Il mourut à quatre-vingt-dix ans à Milan le 18 septembre 1999 après avoir parcouru et vécu tout le siècle, et pas seulement en qualité de passager.

Beaucoup de choses écrites par lui furent valables et intéressantes ; éloigné des positions du communisme révolutionnaire, il le caractérisa avec une cohérence et une honnêteté intellectuelle dignes de respect.

Il y a soixante-dix ans, à la fin de la Première Guerre mondiale, la révolution prolétarienne socialiste semblait probable dans une grande partie de l'Europe. En Russie, un an après la prise de pouvoir soviétique, le gouvernement communiste était désormais plus fort que ses ennemis, même si la guerre civile allait encore durer deux ans. En Allemagne et en Hongrie, la révolution démocratique républicaine, née de la défaite militaire, était suivie par une seconde vague révolutionnaire, déclenchée par les fractions communistes du mouvement ouvrier. L'Espagne, qui était demeurée neutre dans le conflit, et même la France, ivre de victoire dans un premier temps, voyaient surgir dans leur sein de grands bouleversements révolutionnaires.

En Italie, la vague rouge paraissait sur le point de submerger le pays qui avait certes gagné la guerre, mais qui se plaignait qu'on voulait lui faire perdre la paix. Quelques jours après Vittorio Veneto^(*), la direction du Parti Socialiste Italien déclarait viser la révolution socialiste au moyen de la dictature du prolétariat.

En mars 1919, à Moscou, Lénine et ses camarades, parmi lesquels Trotski qui était alors, grâce à sa qualité irrésistible d'orateur de masses et à son action déterminante dans la constitution de l'Armée rouge, le plus populaire, fondèrent l'Internationale Communiste. Elle

^(*) La bataille de Vittorio Veneto est une bataille qui se déroula dans le nord-est de l'Italie du 24 octobre au 4 novembre 1918. L'Autriche-Hongrie y fut vaincue par l'Italie et elle demanda l'armistice. (NdT).

fut appelée Troisième Internationale. En effet, on comptait comme Première Internationale l'association de groupes d'ouvriers encore modestes dont Marx fut, de 1864 à 1872, le secrétaire de son Conseil général, et comme la Deuxième celle qui avait réuni de 1889 à 1914, avec des liens beaucoup plus idéologiques que politiques et organisationnels, les robustes partis socialistes et sociaux-démocrates de beaucoup de pays.

La Troisième Internationale fut fondée avec l'intention de devenir le parti unique de la révolution mondiale. Le Parti Socialiste Italien se hâta d'y adhérer massivement. Même les réformistes du Parti qui, avec Turati à leur tête, avaient critiqué depuis le premier instant la dictature bolchevique, n'osèrent pas s'opposer ouvertement à cette affiliation à la nouvelle Internationale qui se targuait de vouloir représenter les espoirs des masses exterminées, que les atroces souffrances de la guerre impérialiste avaient rendues désireuses d'un monde sans frontières, de paix parmi les peuples et d'élimination des exploités. Après tout, Lénine avait osé conclure la paix entre la Russie et l'Allemagne.

La fraction révolutionnaire du Parti Socialiste Italien avait une longue histoire qui remontait au passage au libéralisme internationaliste de nombreux jeunes mazziniens et garibaldiens, déçus par la conclusion monarchique de l'épopée du Risorgimento. Les révolutionnaires arrivèrent à la tête du Parti à plusieurs reprises, et définitivement en 1912 avec la protestation contre la guerre en Libye.

L'antimilitarisme était leur ciment et Benito Mussolini leur chef doté de très grandes capacités politiques. Mais c'est justement son extraordinaire flair politique qui conduisit Mussolini hors du Parti Socialiste à propos de l'entrée de l'Italie dans la guerre européenne. Il avait l'intuition que l'intervention était inévitable et qu'elle serait couronnée par la victoire militaire.

Son successeur à la direction de l'"Avanti!" et du Parti fut un socialiste ferme et incorruptible, Serrati. Révolutionnaire plus par rigidité doctrinale que par tempérament, représentant d'un maximalisme plus porté à la violence verbale qu'à l'action violente effective, très aimé par les masses de plus en plus nombreuses de ses lecteurs, Serrati connut Lénine lors de l'une des conférences internationales contre la guerre qui s'étaient tenues en Suisse. Il se rangea de son côté sans comprendre que l'humanitarisme des socialistes italiens, et étrangement de la majorité des socialistes de gauche, pacifistes à outrance, n'avait pas grand chose en commun avec la cruauté de Lénine qui misait, pour vaincre, sur la guerre civile et sur la suppression y compris physique des adversaires et qui donnait la priorité au parti dictatorial sur l'ensemble du mouvement ouvrier.

La position léniniste était soutenue en Italie par Amadeo Bordiga. Né dans la province de Naples en 1899, éduqué par un père d'origine piémontaise, éminent professeur d'agronomie à Portici, Bordiga unissait la ténacité, l'esprit de système, la cohérence d'un homme du Nord avec le talent des Napolitains. Il était encore plus doctrinaire et rigide que Serrati, mais éloigné du pacifisme humanitaire et du sentiment unitaire de celui-ci. Matérialiste et déterministe en philosophie, comme beaucoup de marxistes de l'époque du positivisme qui se voulait scientifique, Bordiga, comme Lénine lui-même, était fanatiquement dévoué en tant que révolutionnaire à une cause supérieure pour laquelle il fallait lutter sans égards pour personne.

Mais Lénine était prêt à utiliser n'importe quel moyen, au risque de la dénaturation, qu'il espérait momentanée, de la fin professée. Bordiga quant à lui n'entendait employer que des moyens qui ne contredisaient pas les finalités de la révolution socialiste. Il déduisait dogmatiquement celles-ci des théories du marxisme orthodoxe depuis que, n'ayant pas encore vingt ans, il avait fondé à Naples un cercle de la jeunesse auquel il avait donné justement le nom de Carlo Marx. Il devint inflexiblement révolutionnaire précisément par opposition aux soi-disant révolutionnaires napolitains, socialistes politiques ou syndicalistes, qui finirent par

se présenter comme candidats, au niveau communal ou national, dans des blocs électoraux de démocratie clientéliste souvent maçonnique.

Dans le Parti Socialiste, Bordiga ne tarda pas à connaître Mussolini et à en devenir un camarade de fraction et aussi un ami. Lors du Congrès national socialiste d'Ancône de 1914, Mussolini conduisit et gagna la lutte contre les francs-maçons, Bordiga celle contre les blocs électoraux. Peu après, la guerre les sépara pour toujours. Bordiga embrassa la thèse de la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile pour la révolution socialiste. Il n'est pas certain qu'à cette date il sut que le concepteur le plus significatif de cette thèse était Lénine. En tout cas, depuis le moment où le sut il fut du côté de Lénine et, dès que ce fut possible, avec Lénine.

Il le rencontra à Moscou, lors du II^e Congrès d'Internationale Communiste, au cours de l'été 1920, mais il soutenait déjà depuis presque deux années, en Italie, l'urgence de l'exclusion des réformistes du Parti Socialiste.

À Moscou lors du congrès susmentionné, les 21 points élaborés par les communistes soviétiques, dont l'acceptation inconditionnelle devenait la condition pour le maintien de tout parti dans l'Internationale elle-même, furent rendus encore plus sévères sur la demande de Bordiga. Serrati ne se sentait pas la force d'effectuer l'exclusion en bloc des réformistes du parti, qui étaient minoritaires parmi les adhérents, mais qui avaient la majorité parmi les députés, les conseillers municipaux et les organisateurs de syndicats et de coopératives.

Il plaisait avec tous, surtout avec Boukharine

Aux yeux de Bordiga, loin d'être un mal, la scission était indispensable. Turati lui-même avait reconnu, de nombreuses années auparavant, qu'être liés ensemble quand on veut aller dans deux directions différentes est quelque chose de paralysant. Turati voulait continuer à marcher vers une démocratie parlementaire de plus en plus étendue et avancée. Bordiga vers la dictature révolutionnaire du prolétariat. Serrati aurait préféré celle-ci, mais il était disposé à cohabiter avec celle-là.

Pour Bordiga, la démocratie parlementaire était nocive, anti-éducative, corruptrice. Son choix originel était l'abstentionnisme aux élections et il le mit en veilleuse sur les pressions de Lénine qui ne voulait pas que l'on se prive d'une tribune quelle qu'elle soit.

Dans les mois qui précédèrent la scission de Livourne en janvier 1921, le Parti Communiste d'Italie (c'est ainsi qu'il s'appela dans un premier temps, puis il modifia son nom en Parti Communiste Italien) fut préparé par Bordiga. À Livourne, il en devint le chef incontesté et il le resta pendant deux ans jusqu'à ce qu'il entre en conflit avec l'Internationale.

Si l'on excepte Gramsci, Angelo Tasca, l'économiste Antonio Graziadei et quelques autres, tous les communistes italiens dont l'histoire se souvient étaient des partisans de Bordiga à cette époque-là. Même à Turin, de nombreux camarades ouvriers de Gramsci venaient de la fraction abstentionniste bordiguiste. Le charme de Bordiga découlait de sa droiture, de son courage, de sa cohérence, de son grand talent d'organisateur, plein d'imagination et même de fantaisie, de ses exceptionnelles capacités de travail. Il voulait un parti d'avant-garde, de cadres, de révolutionnaires professionnels, tel que celui de Lénine avait été avant 1917, et il le créa en Italie qui se fascisait sur les ruines d'un mouvement ouvrier socialiste.

Bordiga ne se préoccupait pas du fascisme - et cela fut son erreur la plus grave. Pour lui, c'était un ennemi qui n'était pas différent de la société capitaliste sous toutes ses formes politiques, qu'elles soient démocratiques ou social-démocrates. La révolution n'était plus possible dans l'immédiat, mais elle redeviendrait possible dans un avenir plus ou moins lointain, comme conséquence de nouvelles guerres et des crises récurrentes de l'économie

capitaliste, prévues par Marx. En attendant, il fallait créer le parti des révolutionnaires professionnels en mesure d'agir avec décision lorsque l'occasion révolutionnaire se représenterait. L'action que Bordiga postulait devait être, à la fin, une action armée, avec une insurrection et une guerre civile, mais pas une action terroriste. Dans la lignée de Marx, il rejetait catégoriquement les attentats terroristes, bien qu'il se dise solidaire des anarchistes face à la répression.

Quelques milliers de militants communistes, initialement surtout des jeunes, vécurent en Italie, à la veille du fascisme et durant le fascisme, comme Bordiga les avait exhortés à vivre. Ils consacrèrent toute leur existence au Parti, illégal de fait même si formellement il était encore légal. Ils vécurent dans une pauvreté spartiate, avec l'esprit de sacrifice, avec entêtement et patience, se vouant exclusivement à l'organisation et à la propagande.

Ils abandonnèrent Bordiga, après s'être solidarisés avec lui, encore en 1924, contre les décisions de l'Internationale, quand lui-même quitta la direction du parti, et ils se mirent à suivre Gramsci et ensuite Togliatti, mais leur première formation mentale et pratique était bordiguiste. Ceci vaut pour Longo, Secchia, D'Onofrio, et pour de nombreux fonctionnaires ou militants du Parti dans les premières décennies de son histoire.

Croyant de manière fidéiste en la nécessité historique du communisme, Bordiga, en tant que personne, n'avait cependant rien du fanatique. Il était extraordinairement sympathique, cordial, joyeux. À Moscou, il devint célèbre pour les blagues que, avec des délégués plus jeunes, italiens et d'autres pays, il effectuait à l'encontre de personnages plus influents.

Boukharine, qui savait comment lui rendre la monnaie de sa pièce, était l'une de ses cibles de prédilection. Il écrivit sur lui en français deux phrases qui rimaient : « Résolution qu'il faut voter, faut voter à l'unanimité ». Boukharine demandait en effet le vote unanime des résolutions, y compris par ceux qui, comme Bordiga et les siens, n'en partageaient pas de plus en plus souvent les contenus.

Il y avait déjà des désaccords entre Bordiga et les dirigeants soviétiques même quand Lénine était encore en bonne santé, mais ils s'aggravèrent durant la maladie du chef suprême et ils devinrent insurmontables, parmi les Soviétiques eux-mêmes, après sa mort. Ils avaient des racines idéologiques et des motivations personnelles. En effet, tout le monde n'était pas désintéressé comme Bordiga, mais ces désaccords étaient dus surtout au changement de la situation effective, en Union soviétique et dans le monde entier. Le communisme de guerre était un échec et il avait donné lieu à un retour partiel au marché et à la possibilité, en vérité minuscule, d'enrichissement pour les paysans, les petits propriétaires et pour les commerçants ou les artisans.

En Europe, la vague révolutionnaire s'était partout terminée par la défaite des mouvements ou des partis communistes, souvent mis hors la loi. En Italie, c'est le fascisme qui gagnait. La chose laissait Bordiga relativement indifférent car il regardait à long terme. Les dirigeants de l'État soviétique, qui étaient aussi les chefs de l'Internationale, ne pouvaient pas au contraire ne pas se préoccuper de la réalité en cours, à l'intérieur et à l'extérieur des frontières de leur immense pays : leurs opinions sur ce qu'il fallait faire se mêlaient aux luttes personnelles qui les opposaient pour la succession de Lénine. C'est Lénine qui avait entamé le conflit avec Bordiga, et avec les autres représentants des courants d'extrême gauche, de différentes provenances idéologiques et nationales. L'isolement nuisait à l'Union soviétique. Elle avait besoin de relations diplomatiques et commerciales avec le maximum possible de pays, quel que soit leur régime social ou politique, et de coopération politique avec divers partis : dans les nations qui se sentaient opprimées avec les partis nationalistes, dans les nations impérialistes avec les partis ou les syndicats sociaux-démocrates.

Et après 1945, il faisait seulement le bâtisseur de maisons

Bordiga était opposé au front unique avec la social-démocratie, que Lénine proposait, et encore plus à la fusion à nouveau avec la majorité maximaliste du Parti Socialiste Italien, qui était proposée par les chefs de l'Internationale Communiste. Concernant le front unique, que du reste presque tous les partis sociaux-démocrates refusaient, Bordiga racontait l'anecdote du lion et de l'âne. Ceux-ci avaient convenu de se faire porter l'un par l'autre, au cas par cas, c'est-à-dire en montée et en descente : le lion se mettait sur le dos de l'âne en montée, l'âne sur le dos du lion en descente. Le premier s'agrippait avec les griffes et le second avec machin plus approprié. Selon Bordiga, la fusion à nouveau avec le parti maximaliste italien, qui ensuite la rejeta, avec l'énergique intervention de Nenni, stopperait et rendrait stérile le jeune Parti Communiste. L'Internationale l'ayant désapprouvé sur les deux questions, Bordiga qui sortait de prison dans laquelle il avait passé une bonne partie de 1923, ne voulut pas reprendre le secrétariat général du Parti et il passa à l'opposition.

Ceci était encore possible, mais seulement pour deux ou trois ans, y compris dans l'Internationale où elle était même personnifiée par Trotski. Le pouvoir était passé entre les mains de Staline que Trotski jugeait comme une médiocrité obtuse, ce en quoi il se trompait grossièrement, et en même temps comme un intrigant et un ambitieux très dangereux, ce en quoi il mettait dans le mille. La substance du désaccord concernait de toute façon le problème de fond du régime communiste. Staline soutenait que le socialisme pouvait être édifié dans la seule Union soviétique, même si la révolution mondiale, dans la proximité de laquelle il ne croyait pas, ne venait pas à son secours. Trotski, qui espérait dans la révolution en Europe et en Chine et qui voulait que l'on fasse tout pour la fomenter, niait que l'Union soviétique arriérée puisse construire le socialisme toute seule. L'un de ses camarades, le caustique et farceur Radek (d'origine juive comme Trotski) consulta le rabbin. « Le socialisme dans seul pays est possible », fut sa réponse, « sauf que l'on vit mieux en dehors de lui ».

Bordiga se rangea au côté de Trotski, mais il allait plus loin dans l'analyse désenchantée. Pour Trotski, l'URSS, étant donné sa révolution sociale qui avait débouché sur la nationalisation des industries, demeurait un État ouvrier que le régime stalinien, de plus en plus totalitaire, faisait dégénérer, mais que l'on pourrait régénérer dans le futur.

Bordiga discernait au contraire en URSS l'avancée impérieuse et irrépessible du capitalisme d'État qui était la négation non moins radicale du socialisme que celle constituée par le capitalisme privé. L'évolution ultérieure, avec la collectivisation forcée des campagnes, ne lui a pas donné tort. Le fait d'avoir refusé l'offre qui lui avait été faite de se transférer à Moscou comme vice-président de la III^e Internationale, lui sauva la vie, car, autrement, il aurait connu la fin de milliers de ses camarades dans la période des monstrueuses purges staliniennes.

Gramsci, âprement critiqué alors par Bordiga, était devenu le secrétaire général du Parti communiste italien, et Togliatti, son représentant à Moscou, dans l'Internationale. En 1926, Gramsci lui-même comprit que Staline visait à étouffer toute voix critique et il exprima dans une lettre à Togliatti, dont on a tant parlé récemment, ses réserves inquiètes. Mais il était désormais trop tard. Dans l'Internationale, l'esprit de la révolution avait cédé toute sa place à l'unanimité de la résolution que Bordiga avait dénoncée quatre ans plus tôt. Boukharine en sera l'une des plus célèbres victimes.

En Italie, avec les lois d'exception de l'automne 1926, tous les partis antifascistes furent interdits et leurs représentants envoyés en relégation. À Ustica, Bordiga et Gramsci se retrouvèrent et redevinrent amis, bien que leurs divergences philosophiques et politiques aient perduré. Puis, ils furent jetés en prison, Bordiga pour quelques mois, et Gramsci pour toute sa vie. Revenu en relégation, cette fois-ci à Ponza, Bordiga trouva un nombre suffisant

de ses partisans pour pouvoir manifester une solidarité de groupe à Trotski, expulsé d'Union soviétique et envoyé en exil.

Ce geste finit par valoir à Bordiga l'exclusion du Parti qu'il avait fondé ; elle fut décrétée par la direction qui, avec Togliatti, s'était transférée à Paris. Pour Bordiga, la chose n'avait plus d'importance. Il ne croyait plus dans la possible réhabilitation de l'URSS ou des partis communistes étrangers stalinisés, non plus que dans l'action illégale que le Parti Communiste Italien menait en Italie avec des militants qu'il avait forgés et avec les jeunes qui s'adjoignaient à eux. Il n'y croyait pas non seulement, comme cela lui était reproché, parce que ces militants finissaient presque toujours dans les prisons du Tribunal spécial, mais parce que leurs idées étaient désormais manipulées par la rhétorique et par les faux du stalinisme. Que le Parti Communiste Italien grandisse malgré cela, dans les prisons, dans la clandestinité, en exil, ne lui paraissait pas plus significatif.

Rentré à Naples à la fin de sa relégation, Bordiga, qui possédait un diplôme d'ingénierie obtenu dans sa jeunesse, se mit à travailler dans l'activité de la construction. Presque toutes les informations confirment son pessimisme. L'Internationale fut dissoute au cours de la Seconde Guerre mondiale, quand Staline estima qu'il n'en avait plus besoin. Bordiga ne prenait le parti d'aucune des puissances belligérantes. Il n'avait pas plus confiance dans les démocraties capitalistes que dans le nazisme ou le fascisme. Il ne chercha pas à participer à la Résistance. Il se tenait à l'écart pour une éventualité qu'il jugeait très lointaine de la renaissance d'une perspective de révolution prolétarienne authentique, non falsifiée comme les soviétisations staliniennes des pays conquis par les armées de l'URSS.

Il écrivit des livres, parmi lesquels une histoire de la gauche communiste avec tout le Parti Communiste d'Italie qu'il avait dirigé dans le premier après-guerre, mais il les fit publier de façon anonyme, à ses frais. Quelques militants qui lui sont restés fidèles les diffusaient. Après la déstalinisation, c'est rien moins que Togliatti qui fit allusion à la possibilité de le réhabiliter, mais pas de manière explicite. Il ne réagit pas à cette tentative. Il s'éteignit en 1970, sans que les grandes masses des communistes et du prolétariat, qui s'embourgeoisait déjà, même si ce n'était pas le cas à Naples, ne s'aperçoivent de sa disparition. Son nom restera dans l'histoire, dans les illusions, dans la légende du mouvement révolutionnaire italien et international.

Leo Valiani

“Il Corriere della Sera”, 24 octobre 1988

Les Italiens dans le miroir

BORDIGA : UNE VIE DE SECTAIRE CONTENT DE L'ÊTRE

Aucun Italien, par rapport à certains autres, ne réussit à être sectaire et en même temps abstrait, c'est-à-dire irréaliste, énervant et cependant sympathique, aussi bien qu'Amadeo Bordiga, qui naquit le 13 juin 1889, le fut. Fils d'un enseignant piémontais à l'École d'agronomie de Portici, il s'indigna immédiatement : Naples lui semblait être « une métropole fétide ». Il en accusa avec quelque raison, car des raisons, il y en a toujours en abondance en Italie, les clientèles maçonniques pour lesquelles les socialistes, y compris au Sud, s'étaient transformés en harpies rapaces. Et pendant ce temps, il accorda aux théorèmes de Marx la même dévotion qu'il avait pour les équations différentielles.

Évidemment, en 1914, au congrès d'Ancône, il fut partisan d'exclure les francs-maçons et il ressentit de la sympathie pour Mussolini, d'ailleurs réciproque. Mais l'année suivante, il fut écœuré par lui et il choisit une position qui « coïncidait avec ce que Lénine définit comme le défaitisme, c'est-à-dire la négation de la défense de la patrie... ». Cohérent, il se félicita de Caporetto^(*). À trente ans, il se retrouva donc être parfait pour devenir le chef de la fraction abstentionniste du PSI et il réaffirma qu'il était en faveur de la révolution : « La thèse centrale de notre fraction n'était pas l'abstentionnisme, mais c'était eu contraire la scission du parti ». L'occupation des usines dans l'après-guerre, voulue à Turin par Gramsci et les autres, lui parut être trop peu, en tout cas un geste non marxiste, mais idéaliste. Ils devaient occuper les commissariats de police et les préfectures, et non pas les industries ; et en effet Giolitti n'exauça pas les industriels qui voulaient les faire évacuer. L'expérience s'acheva dans le ridicule, exactement comme Bordiga l'avait prévu. Au Congrès de Livourne, il fut donc très fier de lire lui-même la déclaration irrévocable qui décida la scission du Parti Socialiste. Mais il vit Gramsci faire les cent pas en se tordant les mains derrière le dos, indécis à l'arrière de ce théâtre San Marco où se fondait le Parti communiste le 21 janvier 1921. Cela finit mal.

Mais le sectarisme de Bordiga était parfois pratique : il fut partisan du retour des députés de l'Aventin^(**). En outre, c'est avec perspicacité qu'il perçut que la formule du socialisme dans la seule Russie était une folie désastreuse. C'est pourquoi il refusa catégoriquement la vice-présidence de l'Internationale Communiste que Zinoviev lui offrit. Il était clair qu'il aurait été destitué par Staline et que le système en Russie était en train, d'évoluer vers un despotisme, mais qui n'était pas marxiste. Il s'aperçut de plus de la façon dont Gramsci était doué pour inventer des doctrines destinées à subjuguier la bourgeoisie italienne, et non pas à la supprimer. Et pourtant il fut son ami, il était un sectaire italien, ému par les sourires qui éclairaient les yeux bleus du Sarde. Il se retrouva en relégation à Ustica avec lui, toujours fermement en désaccord, mais avec courtoisie, tout en pareissant. Il ne fut par surpris lorsque les fascistes saccagèrent sa maison. En 1926, au Congrès de Lyon, malgré

(*) Caporetto est le nom d'une très lourde défaite de l'armée italienne (24 octobre - 9 novembre 1917) face aux forces austro-allemandes. (NdT).

(**) Pour manifester leur désapprobation après l'assassinat du député socialiste Matteotti le 10 juin 1924, les députés d'opposition se retirèrent symboliquement sur l'Aventin. (NdT).

une intervention de sept heures, il fut battu par le courant de Togliatti dans une consultation très douteuse. Le recours de Bordiga à l'Internationale, qui était pourtant fondé, ne fut pas pris en considération : pour diriger le parti, il fallait à Staline des jésuites obéissants.

En 1930, sa relégation terminée, il apprit par les journaux qu'il avait été exclu de l'Internationale. C'est ainsi que pour pourvoir à ses besoins et à ceux des siens, il dut retourner travailler comme ingénieur. Surveillé par la police, il n'éprouvait pas de haine puisqu'il jugeait que le socialisme scientifique n'admettait aucun regret ou autre intérêt personnel. De la lecture de Marx, il déduisit aussi que le parti communiste ne l'était plus : que désormais la gauche et la droite étaient deux fractions bourgeoises. Dans le second après-guerre, la calomnie et les intimidations du PCI empêchèrent ses partisans, qui du reste étaient comme Bordiga, d'acquiescer de l'influence. Ils pensaient à la révolution comme à une réaction chimique qu'il fallait attendre et qui ne pouvait pas être forcée.

À la façon napolitaine et avec une prose emphatique, Bordiga déplorait de voir et d'entendre « le nom de Marx et de Lénine, ainsi que leurs puissantes thèses, sur les lèvres de ceux qui en ont fait un massacre inouï ». Et il discerna non seulement les harpies du PCI mais aussi celle du consumérisme. « Le cycle du capitalisme a conduit au volume monstrueux d'une production qui est inutile aux neuf dixièmes pour la vie saine de l'espèce humaine. Il a déterminé une superstructure doctrinale qui rappelle la position de Malthus, en invoquant, quitte à les demander à des forces infernales, des consommateurs qui engloutissent sans répit ce que la production éructe ». C'était là suffisant pour plaire aux étudiants qui pourtant ne lui plaisaient pas. Il écrivit : « Préconiser, en ce 1968 pourrissant, l'autonomie d'un mouvement étudiant n'est qu'une preuve supplémentaire de l'enlèvement, dans les sables mouvants de la trahison et du reniement, du faux communisme des successeurs de Staline ». Il reconnut dans les leaders soixante-huitards les mêmes harpies dont il blâmait les actes depuis quatre-vingts ans. Mais il était marxiste et donc il ne fit pas attention à l'Arioste qui au contraire avait déjà auparavant tout compris : « Ô faméliques Harpies, iniques et féroces, c'est sans doute en punition de crimes anciens, qu'un jugement d'en haut vous déchaîne sur toutes les tables, dans l'Italie aveugle et pleine d'erreurs (*Roland furieux* XXXIV, 1-4). Et au contraire il réaffirma : « J'attends, dans une position toujours têtue et sectaire, que d'ici 1975 notre révolution, plurinationale, monopartite et monoclassiste, se produise dans le monde ». Il mourut dans cette attente, le 23 juillet 1970, mais il admit : « Si c'était quelque chose digne de foi que je donne un jugement historique sur mes qualités et qualifications, je déclarerais que je trouve bienvenue la définition de sectaire... ».

“Corriere della Sera”, 12-10-2003

L'INGÉNIEUR QUI INVENTA LE PCI

Naples, 1970. Le journal du parti dont il fut le fondateur et le premier « grand hérétique » a annoncé sa mort, qui est survenue à Formia, avec un titre sur deux colonnes : « Bordiga est mort », et avec quelques lignes hâtives. Amadeo, l'homme qui, en 1921 au théâtre San Marco de Livourne, créa le Parti Communiste Italien n'aurait du reste demandé rien de plus : il savait bien qu'il était depuis longtemps le personnage le plus dérangeant et encombrant de l'histoire du communisme de chez nous. Il avait l'habitude de dire aux amis (peu nombreux) qui lui étaient restés : « Pour le Parti, je suis un peu comme le péché originel... ». Et malgré tout, on entendait qu'il disait le Parti avec un « P » majuscule, peut-être du fait de ce lien tortueux et complexe qui continuait à exister entre les fidèles d'une église et les hérétiques qui la quittent.

Trapu, un peu vouté, vaguement ressemblant à un Togliatti ayant vieilli, l'ingénieur octogénaire Amadeo Bordiga, fondateur et premier secrétaire général du PCI, ne s'occupait officiellement pas de politique depuis environ quarante ans. Depuis que, en 1930, le parti de Togliatti l'avait exclu de ses rangs.

L'homme qui fut le protagoniste du premier quart de siècle, qui enthousiasma les auditeurs avec son art oratoire subtil et irrésistible (à Naples, il obligea Enrico De Nicola^(*) à battre en retraite lors d'un débat contradictoire en public ; à Moscou, il parla pendant cinq heures en allemand devant Lénine, Trotski, Staline, Boukharine et Zinoviev), ne prenait la parole au cours de ces dernières années que lorsqu'il était obligé de s'occuper du plan régulateur de Naples.

Il était un spécialiste des calculs relatifs au ciment armé, il était un « chirurgien » de renommée internationale pour ce qui concerne les édifices qui risquent de s'écrouler, mais ses honoraires étaient très bas. Il restitua trente mille liras à un client, qui lui en avait envoyé cinquante mille pour une expertise légale, en disant qu'il était suffisamment payé avec la somme qu'il gardait.

L'homme qui fut le maître de Gramsci et de Togliatti vivra dans une pauvreté franciscaine avec sa femme Ortensia. Et pourtant il conservait dans ses armoires un trésor de documents pour lesquels les éditeurs auraient payé de grosses sommes : notes et rapports des premiers congrès de l'Internationale (dont il refusa la présidence), lettres personnelles de Staline (qu'il ne voulut pas recevoir dans son hôtel de Moscou quand le futur dictateur soviétique cherchait des alliés importants), lettres de Trotski et la correspondance avec Lénine qui, comme on le sait, écrivit carrément un livre pour combattre les thèses « fractionnistes » bordiguistes, mais qui continua à estimer Bordiga car il le considérait comme le seul homme capable de créer un parti communiste en Italie. Comme cela en effet se produisit.

Et Lénine ne fut pas le seul à avoir de l'estime pour lui : Staline, parlant d'Amadeo Bordiga et de deux autres suspects d'hérésie, Maslow et Ruth Fischer, eut l'occasion de dire : « Quand Ruth Fischer dit une chose, non seulement c'est une énormité doctrinale, mais c'est aussi un mensonge. Quand c'est Maslow qui la dit, c'est une énormité, et cela peut être aussi un mensonge. Quand c'est Bordiga qui la dit, cela peut être très fréquemment une énormité, mais ce n'est certainement pas un mensonge. ».

^(*) Enrico De Nicola (1877-1959) est un important homme politique italien de tendance libérale, originaire de Naples. Il fut entre autres le premier président de la République italienne. (NdT).

« C'est le meilleur compliment que j'ai jamais eu », affirmait Bordiga et, satisfait de cette reconnaissance, il avait l'air d'avoir pardonné à Staline d'être celui qui, en fin de compte, avait décrété son exclusion du parti. En réalité, le dictateur géorgien aurait probablement désiré pour Bordiga une fin qui n'aurait pas été seulement politique. Et c'est peut-être seulement dû au mérite de cette brave Italie, où les Trotski de chez nous ne sont pas tués à coups de hachette, si le fondateur du PCI a pu vieillir d'une manière relativement sereine et s'éteindre à un âge avancé.

Il se considérait comme l'ultime dépositaire du marxisme orthodoxe et il était très sévère à l'égard des dirigeants soviétiques qu'il accusait de l'avoir mal appliqué et sans le comprendre. « La Russie », disait-il, « est désormais un pays capitaliste, tandis que la Chine est encore dans la phase précapitaliste, quasi féodale. Et donc, des deux, c'est la Chine qui est la moins *répugnante*. ».

Bordiga n'avait aucune considération pour Togliatti en tant que théoricien marxiste : il l'ignorait, il faisait comme s'il n'avait jamais existé. Et de Togliatti, en tant qu'homme politique, il avait une opinion sévère : « « Togliatti », écrivait-il en 1924, « ne sait pas se décider. Comme toujours. ». Il était plus tendre à l'égard de Gramsci, mais en ce qui concerne le marxisme, lui aussi en aurait baragouiné assez peu.

Avec sa rigueur idéologique, l'ingénieur napolitain ne pouvait pas tenir longtemps le coup à la tête d'un parti porté de par sa nature à se mélanger et à s'intégrer. Il aspirait à un mouvement d'élite, il était opposé à la participation des communistes aux compétitions électorales, il n'approuvait pas non plus les grèves économiques qu'il considérait comme des méthodes réformistes seulement capables d'augmenter de quelques lires la paie des ouvriers, mais qui étaient totalement inutiles eu égard au but révolutionnaire. Se ressentant plus pur que Lénine lui-même, il ne voulut pas l'écouter quand celui-ci, au début des années vingt, lui conseilla de créer en Italie un front populaire afin de tenter de conquérir le pouvoir. Il lui répondit en effet que le front porterait atteinte à la pureté communiste et qu'il la corromprait.

Ce fut cette position orthodoxe qui marqua le début de sa fin. De toute façon, on n'aurait pas pu facilement déloger Bordiga du sommet du Parti si les fascistes ne l'avaient pas retiré de la circulation en 1926. Jusqu'à quelques jours auparavant, il s'était battu contre ses adversaires et il avait rompu avec Gramsci précisément à propos du front populaire. Pendant ce temps, la situation en Russie avait mûri. Son ami Lénine étant mort, Bordiga devait maintenant régler ses comptes avec Staline qui était tant s'en faut un ami pour lui. Et en effet, Staline soutenait Gramsci et Togliatti et il ordonna à l'Exécutif de l'Internationale d'accuser en bloc Trotski et Bordiga de trahison.

Face à cette "excommunication", l'ingénieur napolitain ne capitula pas. Il débarqua à Moscou, où il eut une vive discussion avec Staline, et ensuite il retourna en Italie pour soutenir sa position à l'intérieur du Parti. C'est à ce moment-là que les fascistes interrompirent son action en l'arrêtant. Gramsci lui aussi finit en prison au cours de ces jours-là et Togliatti, désormais seul et libre en Union soviétique, put développer la trame de son jeu politique.

Entre relégation et prison, Bordiga resta prisonnier quatre années. Quand il revint à Naples, en décembre 1930, il apprit que, précisément quelques jours auparavant, le congrès du PCI, qui s'était déroulé clandestinement à Cologne sous l'égide de Togliatti l'avait exclu du parti.

Ce fut cette année-là qu'Amadeo Bordiga cessa officiellement de faire de la politique et qu'il reprit sa profession d'ingénieur. Après la guerre, il fut élu président du Collège des ingénieurs de Naples, il eut d'autres charges à caractère technique, mais il ne fit aucune tentative pour revenir sur la scène politique. D'autre part, les dirigeants du PCI le surveillaient, prêts à renouveler les anciennes accusations.

L'action anti-Bordiga déployée dans ces années-là fut totale : les nouvelles générations communistes devaient ignorer jusqu'à son existence physique. L'on arriva même à censurer,

sur l'intervention personnelle de Togliatti, toutes les œuvres de Gramsci aux endroits où il était fait mention du "traître". Et en effet, dans ces éditions-là, son nom apparaît seulement une fois et avec cette note laconique : « Amadeo Bordiga, ex-dirigeant communiste, extrémiste, puis exclu du Parti ».

Ce n'est que grâce à la nouvelle édition intégrale des *Lettres de prison* de Gramsci - sous la direction de Sergio Capriolo et d'Elsa Fubini - qu'il fut possible de constater combien mesquine avait été la censure communiste dans la précédente édition de cet ouvrage sous la direction de Togliatti lui-même et qui eut en 1947 le prix Viareggio.

La lecture comparée de ces deux éditions des *Lettres* est surprenante. Le recueil dirigé par Togliatti présente en effet une série de falsifications au détriment de Bordiga et d'autres "mauvais" camarades qui tient de l'incroyable. Il faut les lire pour le croire. Le nom de Bordiga, cité à plusieurs reprises par Gramsci, a été soigneusement effacé, comme si l'on voulait dissimuler qu'il y avait de l'amitié et de l'estime entre Gramsci et le Napolitain hérétique.

Je vais présenter quelques exemples.

Lettre n° 4. Dans la version intégrale, Gramsci écrit à sa belle-sœur Tatiana : « Tous les deux jours le bateau arrive, apportant des nouvelles, des journaux, et de nouveaux amis, dont le mari d'Ortensia [c'est la femme de Bordiga] que j'ai eu tant de plaisir à rencontrer... ».

Version togliattienne : « Tous les deux jours le bateau arrive, apportant des nouvelles, des journaux, et de nouveaux amis ». Un point c'est tout.

Lettre n° 14. Version intégrale : « En fait, je n'imaginai pas - écrit Gramsci à sa femme Giulia - que j'avais de pareilles réserves de force physique et d'énergie. Bordiga et moi n'avons eu aucun trouble depuis notre arrestation ; tous les autres, d'une manière ou d'une autre, sont passés par des crises nerveuses... ».

Version togliattienne : « En fait, je n'imaginai pas que j'avais de pareilles réserves de force physique et d'énergie. Tous les autres, d'une manière ou d'une autre, sont passés par des crises nerveuses... ».

Lettre n° 16. Version originale : « Le matin, d'habitude, je suis le premier à me lever, l'ingénieur Bordiga affirme qu'à ce moment-là mon pas a quelque chose de particulier, le pas d'un homme qui n'a pas encore pris son café et l'attend avec une certaine impatience. C'est moi qui fais le café, pour n'avoir pas réussi à convaincre Bordiga de le faire, étant donné ses dons marqués pour la cuisine. Alors commence notre vie... ».

Version togliattienne : « Le matin, d'habitude, je suis le premier à me lever. C'est moi qui fais le café. Alors commence notre vie... ».

Le livre est rempli de ces incisions et de ces incrustations dignes de ciseaux en or, mais arrêtons-nous là. Il reste quand même à s'interroger sur quel genre de futur Togliatti imaginait pour notre pays, étant donné que la peur de la possibilité être démasqué ne l'arrêta pas.

Dans ses 428 lettres, Gramsci cite 18 fois le nom de Bordiga. Le nom de Togliatti n'apparaît même pas une fois en passant.

C'est Giorgio Amendola qui révéla la raison de la censure des lettres de Gramsci en écrivant dans "Critica marxista" cet éloquent aveu : « Parmi les raisons qui conseillèrent les coupes, il y eut aussi l'intention d'enlever à Bordiga, alors que l'on ne connaissait pas encore ses projets et que l'on pensait qu'il voudrait tenter un retour dans la lutte politique, la possibilité de tirer profit de l'autorité morale qui provenait de ses rapports avec Gramsci. ».

Ils le jugeaient donc encore comme étant un adversaire à redouter. Ils ne pouvaient pas savoir qu'Amadeo Bordiga avait définitivement renoncé à la politique active pour cultiver dans la solitude son mysticisme révolutionnaire qui atteignait la limite de l'obsession.

« Le communisme véritable se fera seulement dans un monde sans argent » disait-il aux amis et il voyait désormais « la révolte prolétarienne mondiale » comme étant proche. Il en avait même prophétisé la date : « la révolution, la vraie », assurait-il, « éclatera dans tous les

pays aux alentours de 1975, quand le monde semblera se précipiter vers une autre guerre générale ».

Isolé, perdu dans ce rêve utopiste, il n'avait par conséquent pas la moindre intention de renouer des contacts avec les communistes officiels. « Il veut se retirer dans le silence », disaient ses amis. Et effectivement Amado Bordiga continuait à se cacher depuis quarante ans. Il évitait même de signer ses propres écrits qui paraissaient toujours de façon anonyme. Il ne voulait pas écrire de livres parce qu'il considérait la "propriété littéraire" comme la pire forme de propriété privée. Les œuvres intellectuelles doivent être anonymes et appartenir à tous, affirmait-il.

Il entra dans une colère noire quand il découvrit qu'était paru un livre avec son nom en couverture (Amadeo Bordiga : *Struttura economica e sociale della Russia d'oggi* [Structure économique et sociale de la Russie d'aujourd'hui]). Il s'agissait de certains de ses écrits rassemblés et publiés à son insu.

À Naples, il menait une vie très retirée. Il voyait rarement sa fille, mariée au docteur Pontoni, professeur de sémiologie^(*), son fils Oreste et sa sœur Amalia. Il sortait de chez lui uniquement pour se rendre au Collège des ingénieurs.

En tant qu'ingénieur, Bordiga était assez abordable, mais en tant que politique il était inaccessible. Il n'avait pas le téléphone et il cachait jalousement son lieu d'habitation ; mais même quand on réussissait à découvrir son adresse, il restait difficile de la localiser. Bordiga habitait à Naples au n° 412 du corso Garibaldi, mais la numérotation de la rue s'arrête au 411. Il ne me fut pas facile de découvrir que l'immeuble faisant l'angle et indiqué par le n° 2 de la piazza Vespucci était précisément le fantomatique n° 412 du corso Garibaldi.

Amadeo Bordiga m'a reçu dans son logement rempli de livres, de fascicules, de collections de journaux. Il était renfrogné et ombrageux comme toujours. Plus que jamais décidé à refuser son visage aux photographes et ses idées aux journalistes. Il regrettait encore d'avoir accordé une interview quelques mois auparavant et il était furieux à cause du livre qui était sorti avec son nom. « Je ne savais rien de cette publication, » dit-il, « quelqu'un que je ne connais pas a voulu exploiter mon nom. De toute façon, je m'en fiche complètement. D'ailleurs, voici ma position politique actuelle : je me fiche complètement de tout. Je fais l'ingénieur et c'est tout. ».

En descendant l'escalier, je rencontrai le concierge qui, comme tous les jours, portait à l'ingénieur tout une brassée de journaux (dix-huit pour être exact) ; pendant ce temps, dans la loge du concierge, un facteur était en train de déposer des dizaines de fascicules, d'opuscules, de revues politiques italiennes et étrangères, adressés à Amadeo Bordiga. Pour un homme qui ne s'occupait pas de politique depuis quarante ans, ce n'était quand même pas mal.

Arrigo Petacco

“Domenica del Corriere”, août 1970
(republié dans *Storia bugiarda*, Petacco, Bari, Laterza 1988)

^(*) La sémiologie des signes cliniques permet de comprendre et de classer les différentes maladies. (NdT).

L'“INVARIANCE” D'AMADEO BORDIGA

de Giorgio Galli

Giorgio Galli è un politologo connu et affirmé. Il écrit au début des années cinquante une Storia del partito comunista italiano [Histoire du Parti Communiste italien] dans laquelle, pour la première fois, resurgissait de l'oubli et du refoulement voulu le rôle de la Gauche communiste et d'Amadeo Bordiga.

Giorgio Galli qui, à l'époque où il rédigea son Histoire du PCI, ne connaissait pas Bordiga, écrit : « Par la suite, je fus cependant curieux de connaître les personnes dont je n'avais narré, en les appréciant, que les écrits, et en particulier je m'intéressais à l'avis de Bordiga sur la façon dont j'avais raconté les origines du PCI. Je suis allé le trouver à Naples, dans sa maison pleine de photographies et de chats, et ensuite je le rencontrai de nouveau quand ses camarades du Parti Communiste Internationaliste m'invitèrent à suivre les leçons d'économie qu'il prodiguait périodiquement à Milan. Bordiga fut très cordial, et il exprima un jugement positif sur notre livre, mais il en parla très peu. (...) Le style de ses leçons - des analyses précises de l'évolution du capitalisme occidental et du “capitalisme d'État” de l'URSS, analyses qui n'étaient cependant suivies par aucune conséquence opérationnelle - me persuadèrent que j'étais tombé plus sur un groupe de “vieux croyants” que sur un authentique mouvement politique. En revanche, le plus autorisé des “internationalistes”, Bruno Maffi, me dit explicitement “qu'il me considérait come un dilettante cultivé qui s'intéressait au marxisme comme il aurait pu s'intéresser à l'hippisme”. » (Giorgio Galli, Passato prossimo [Passé proche], Kaos edizioni, Milan, 2000, pp. 18-19).

Nous proposons ici un article de Giorgio Galli sur Bordiga qui est paru dans “Critica Sociale” de septembre 1970, et donc à très courte distance de la mort de Bordiga à Formia.

* * * * *

Amadeo Bordiga s'est éteint à cheval sur une période qui aurait pu lui permettre une dernière vérification de ses thèses qu'il avait soutenues avec ténacité pendant presque six décennies dans le mouvement communiste international.

C'est une période qui est caractérisée, à la fin des années 60, par une reprise des positions révolutionnaires sur le plan théorique et en même temps par une certaine reprise des luttes ouvrières. Une période dont les premiers documents de type nouveau sont ceux qui résultent de la situation scolaire et du mouvement étudiant ; et qui présentent de singulières analogies avec un des premiers textes qui exprimaient déjà, dans la lointaine année 1912, la position de Bordiga dans le mouvement socialiste.

Nous sommes au Congrès de Bologne de la Fédération de la Jeunesse socialiste, consécutif au congrès de Reggio Emilia du PSI qui marque la victoire de cette tendance de gauche maximaliste/révolutionnaire qui a pour chef de file Benito Mussolini.

À Bologne aussi, la gauche se caractérise par un document à la rédaction duquel Bordiga contribue de façon déterminante et qui affirme :

« Le Congrès, considérant qu'en régime capitaliste l'école représente une arme puissante de conservation dans les mains de la classe dominante, qui tend à donner aux jeunes une éducation qui en fasse des partisans fidèles et résignés du régime actuel et les empêche d'en apercevoir les contradictions fondamentales ; constatant par conséquent le caractère artificiel de la culture actuelle et des enseignements officiels, dans toutes leurs phases successives, et estimant qu'on ne doit nullement faire fond sur une réforme de l'école dans un sens laïque ou démocratique; reconnaissant que notre mouvement a pour but de s'opposer aux systèmes d'éducation de la bourgeoisie, en formant des jeunes libres intellectuellement de tout préjugé, décidés à travailler à la transformation des bases économiques de la société, prêts à sacrifier tout intérêt individuel dans l'action révolutionnaire ... il pense que les jeunes trouveront dans toutes les agitations de classe du prolétariat le meilleur terrain pour le développement de leur conscience révolutionnaire et que, de même, les organisations ouvrières pourront trouver dans la collaboration active de leurs éléments les plus jeunes et les plus ardents cette foi socialiste qui seule peut et doit les sauver des dégénérescences utilitaires et corporatistes ; il affirme en conclusion que l'éducation des jeunes se fait plus par l'action que par l'étude réglée par des systèmes et des normes quasi-bureaucratiques. ».

Il est facile d'apercevoir dans ces formulations des analogies extrêmement claires avec les positions du mouvement étudiant de 1967/68 contre l'école de classe, contre les réformes dans un sens laïque et démocratique, et pour le transfert dans l'agitation de classe de la pratique initialement engagée dans l'université.

Mais c'est précisément à ce point qu'est proposé à nouveau, en 1969/70, ce thème de la jonction entre positions révolutionnaires d'avant-garde et mouvement de classe dans son ensemble qui a toujours été le problème posé, mais non résolu, par les tendances de gauche du mouvement socialiste d'abord et communiste ensuite, tendances parmi lesquelles celle qui a pris le nom d'Amadeo Bordiga apparaît comme la plus lucide et la plus conséquente sur le plan logique.

S'étant jointe aux groupes anciens et nouveaux de la gauche (du libertarisme au marxisme-léninisme), l'avant-garde qui s'est formée dans le mouvement étudiant est le ferment initial, à l'automne-hiver 1968/69, de la reprise des luttes ouvrières dans les usines. Mais cette reprise, lorsque elle atteint son développement maximal, un an plus tard, est contrôlée et gérée par les syndicats, alors que sur le plan politique la nouvelle gauche extra-parlementaire ne parvient pas à faire des luttes de masse une condition efficace pour poser de solides racines dans les usines.

C'est également parce que cette nouvelle gauche se présente divisée en une multiplicité de composantes que les distinctions entre elles sont souvent incompréhensibles non seulement de la part des ouvriers, mais aussi de la part de leurs militants ; or il en était de même pour la tendance qui s'était réorganisée en 1945 autour d'Amadeo Bordiga sous le nom de Parti Communiste Internationaliste puisqu'elle se présentait divisée en petites fractions.

Dans ce sens, l'expérience de la nouvelle gauche et même du soi-disant bordiguisme de la fin des années soixante reste en deçà de celle de la gauche italienne qui eut en Bordiga le théoricien et le leader, expressions qu'il méprisait profondément, mais qui permettent quand même de définir un rôle.

La Gauche italienne exerce en effet une influence politique importante d'abord dans le cadre du Parti Socialiste, et ensuite dans le processus de fondation du Parti Communiste d'Italie et dans les débats qui eurent lieu, au début des années vingt, au sein de la Troisième Internationale. Elle réussit à être une force politique, certes minoritaire dans le mouvement de classe, mais solidement liée à celui-ci, et elle accumule un patrimoine d'expérience théorico-pratique de vaste portée qui, filtrant à travers les décennies, parviendra, comme cela a déjà été dit, jusqu'à la nouvelle gauche des années soixante.

Mais cette gauche-là ne réussit pas à arriver au même niveau de consistance politique et organisationnelle. Et le Bordiga des dernières années ne semble pas en mesure de consacrer à un phénomène qui pourtant se rattache, dans ses modalités de départ, à ses premières expériences politiques, des réflexions qui ne soient pas la répétition des éléments fondamentaux de ce qui a été défini comme le bordiguisme et qui représentent probablement aussi sa limite.

Ces éléments fondamentaux sont ceux-là mêmes que Bordiga définit comme l'“invariance” du marxisme. Il la rappela en 1963^(*), dans la présentation du document de 1912, quand, se référant à la position différente de la sienne et représentée lors de ce congrès surtout par Angelo Tasca, il affirma :

« Aujourd'hui, outre la confirmation de ce que (notre) l'argumentation portait d'authentique positions marxistes, nous avons la confirmation de ce qui était alors (dans la position de Tasca) une manifestation avant la lettre de l'ordinovisme d'origine turinoise ... et du système qui voit la construction du socialisme au sein de l'entreprise et de l'État capitaliste - nouvelle version de l'opportunisme et du collaborationnisme de toujours. L'“invariante” doctrine de Marx a permis de voir l'aboutissement de cette position au milieu de ce siècle... Gramsci a donc reconnu en Tasca... le précurseur de son système en dépit de leur désaccord ultérieur. ».

Bordiga a décrit dans des textes magnifiques ce en quoi consiste l'“invariance” du marxisme, le noyau d'une conception qui persiste par-delà toutes les interprétations et les révisionnismes. Mais il n'a jamais voulu - à l'exception peut-être de 1920-21 - attribuer de l'importance au fait que, dans le mouvement politique réel, il y ait confluence d'interprétations différentes, y compris chez les révolutionnaires, de cette “invariance” elle-même. Ou plus exactement probablement : Bordiga a attribué de l'importance à ce phénomène, mais seulement en tant que phénomène négatif. Il a toujours considéré que la réaffirmation des principes de l'invariance (le programme) est la modalité typique de l'action révolutionnaire. Et, effectivement, avec ses camarades, il intitula « Il Programma comunista » l'organe de ceux qui restèrent avec lui après la première scission du Parti Communiste Internationaliste en 1951.

Le processus historique, l'action de classe, peut conduire à la fusion, sur des positions révolutionnaires au sens large, de petits groupes ayant des expériences théoriques et pratiques différentes. Telle est l'expérience réelle de la Révolution russe entre Février et Octobre 1917 et c'est aussi l'expérience du processus de formation du Parti Communiste d'Italie. Et précisément à cette époque-là, Bordiga semble faire une exception à sa rigidité interprétative en acceptant un processus de fusion avec les ordinovistes et d'autres composantes de la gauche socialiste.

Si telle était la situation autour des années vingt, elle est devenue énormément plus compliquée un demi-siècle plus tard.

La révolte partielle de la gauche dans la seconde moitié des années soixante s'est produite sous l'étendard de “groupuscules”. Ceux-ci étaient les seules micro-institutions qui sont restées à la gauche révolutionnaire des années de l'involution et de la dissolution de la Troisième Internationale. Si les “groupuscules” étaient la réalité, cette réalité était cependant susceptible d'évolution dans le sens d'une convergence progressive ou d'une prolifération ultérieure.

C'est cette seconde tendance qui a prévalu, comme dans d'autres moments importants de l'histoire de la gauche européenne après les années vingt. Il me semble que personne n'ait entrepris l'étude des causes de cette prévalence et l'un des hommes les plus aptes à le faire,

^(*) *Histoire de la gauche communiste*, tome I (1912- 1919). (NdT).

précisément Amadeo Bordiga, considérait que le problème n'existait pas, qu'il était résolu par l'affirmation de l'"invariance" du marxisme, de ses principes, de son programme. Il a confié sa conviction à une échéance, celle du milieu des années soixante-dix, date à laquelle il a prévu la maturation d'une nouvelle et gigantesque crise de l'équilibre européen. Il nous laisse par conséquent un point de référence suffisamment précis et suffisamment proche pour vérifier la validité d'une position et d'une interprétation qu'il a soutenues, avec une cohérence unique, depuis plus de soixante ans d'engagement politique.

Giorgio Galli

"Critica Sociale", n° 16-17, 5 septembre 1970

JE ME SOUVIENS D'AMADEO BORDIGA

de Vanni B. Montana

Nous documentons brièvement la figure de Vanni B. Montana (où le B. signifie Buscemi) auteur de cet intéressant article, écrit quelques mois après la mort de Bordiga.

Giovanni Buscemi est né à Mazara del Vallo, dans la province de Trapani, le 12 février 1902 ; il adhéra très jeune au PSI et ensuite, dès sa fondation, au PCI ; après une arrestation en 1923, il devint un indicateur de la police fasciste. À la fin des années vingt, il émigra aux États-Unis où il prit le nom de Vanni B. Montana ; par la suite, il devint un dirigeant important des syndicats américains (et il collabora avec l'OSS) et c'est à ce titre qu'il se retrouva en Italie en 1944-45. Il mourut aux USA le 3 novembre 1991.

Il est paru il y a quelque temps un essai intéressant d'Angelo Torelli sur la figure de Vanni B. Montana : La doppia vita di un antifascista italo-americano. Vanni Montana da informatore della polizia italiana ad agente dell'OSS [La double vie d'un antifasciste italo-américain. L'itinéraire de Vanni Montana : d'informatore de la police italienne à agent de l'OSS], dans Nuova storia contemporanea n° 1, 2004, pp. 91-94.

Il y a dans l'article ci-dessous une erreur : Bordiga ne fut pas exclu du parti en 1926, mais en 1930.

* * * * *

De retour d'un bref congé, je trouve la nouvelle que la mort a frappé Amadeo Bordiga à son domicile de Formia. Il avait 81 ans.

Ce qui est sûr, c'est que Bordiga fut le véritable fondateur du Parti Communiste en Italie, au théâtre San Marco de Livourne, en février 1921. La jeunesse socialiste, dans son écrasante majorité, avec en tête son vrai fils politique de cette époque-là, Giuseppe Berti, le suivit au chant de l'Internationale et elle lui fournit le soutien le plus enthousiaste, et je dirais le plus fanatique.

Je me suis souvent demandé pourquoi Bordiga, un homme imperméable au compromis, un ingénieur qui avait "mathématisé" le marxisme le plus orthodoxe, la négation de toute attitude poétique, romantique, sentimentale, avait réussi à se faire suivre de manière fanatique à cette époque-là par la jeunesse socialiste, qui devint ensuite en grande partie communiste, du Parti Communiste d'Italie.

Il est possible que ce soit le professeur Antonio Graziadei, un marxiste renommé de cette époque, qui m'ait donné, à moi un jeune curieux, l'explication : « Bordiga a le défaut d'être un homme sérieux dans un peuple plein de bouffons et de charlatans ».

Je pourrais peut-être ajouter que la clarté mathématique, et en même temps massive et écrasante, de ses thèses offrait aux jeunes les solutions simplistes et finalistes par lesquelles, de par leur nature, ils étaient le plus facilement attirés.

Ayant surmonté l'abstentionnisme électoral de la période précédant le Congrès de Livourne qui lui valut les critiques de Lénine, Bordiga considéra que la révolution ne pouvait qu'être proche, inévitable, que le capitalisme italien ne réussirait pas à s'en sortir à cause des

troubles de l'immédiat après-guerre, et que, étant donné la situation objective favorable (la situation définitivement révolutionnaire), pour éviter que tout finisse dans le chaos, dans la fin de la civilisation, il fallait préparer la condition subjective, c'est-à-dire la constitution immédiate d'un parti communiste qui romprait avec toute forme d'opportunisme politique et syndical.

Les jeunes étaient éblouis, et, pour un moment, moi-même qui écris, j'en subis quelque peu le charme.

Pris, pris totalement par son "mathématisme" marxiste, Bordiga brava Lénine et Zinoviev avec ses thèses au II^o Congrès de la III^o Internationale, thèses qu'il fit soutenir par Umberto Terracini, qui était alors son très fidèle partisan, et c'est à partir de ce moment-là que ses désaccords avec Moscou ne s'atténuèrent pas, mais au contraire augmentèrent en âpreté. Moscou lança une manœuvre souterraine destinée à miner sa base, à corrompre, pas seulement idéologiquement, l'un après l'autre, ses plus fidèles collaborateurs, parmi lesquels Berti, un homme et un érudit extrêmement compétent, qui l'était peut-être et même très vraisemblablement davantage que Togliatti, et c'est la raison pour laquelle il fut peu à peu déclassé par ce dernier, dans ce second après-guerre, dans la hiérarchie suprême du Parti Communiste Italien. Le Parti avait pris ce nom après que, lors du Congrès clandestin de Lyon, Bordiga avait été exclu (il me semble qu'il était alors en prison en Italie) et après qu'un groupe de bordiguistes irréductibles, émigrés en France, parmi lesquels le professeur Michele Pappalardo, le véhément et courageux ouvrier métallurgiste toscan Bibbi et d'autres, avaient été violemment agressés et ensuite, selon une de leurs accusations, dénoncés par les nouveaux hiérarques du Parti à la police française et expulsés de France. De cette manière-là, la réorganisation structurelle du Parti et son asservissement à la politique de Moscou purent continuer sans être trop dérangés par les bordiguistes.

Il n'y a aucun doute que l'analyse effectuée par Bordiga (et aussi, du reste, par Lénine) selon laquelle le capitalisme ne réussirait pas à se relever de la crise de 1921, était fautive. Lorsque le Parti Communiste d'Italie fut fondé, en créant ainsi la "condition subjective", l'on était déjà entré dans une situation contre-révolutionnaire qui trouvait la classe ouvrière italienne sur la défensive ; ses Bourses du Travail, ses associations et ses coopératives, dirigées par des socialistes et non par des communistes, étaient détruites par le fer et par le feu, et c'est pour cette raison que la scission de Livourne ne trouva ni justification historique, ni succès politique.

Entièrement pris par son pur mathématisme marxiste, Bordiga déclara, à la veille d'octobre 1922, c'est-à-dire quelques jours avant la marche sur Rome, que le fascisme ne prendrait pas le pouvoir parce que le capitalisme lui... préférerait la démocratie. Quand arriva à Moscou la nouvelle que le roi avait rendu possible le succès de la marche sur Rome en appelant Mussolini au gouvernement, Zinoviev chercha à prendre sa "revanche idéologique" sur Bordiga, en le définissant comme « un poteau électrique »^(*) sans fils et en ajoutant : « Si nous n'étions pas sûrs de la sincérité de Bordiga, nous devrions penser à une trahison ».

Un peu plus tard, Bordiga défia nettement Moscou en déclarant que le Parti Communiste d'Italie ne renoncerait jamais à son droit de manifester ses propres idées, même si elles étaient en désaccord avec Moscou. Ce fut là le début de sa fin en tant que chef du Parti.

Rétrospectivement, l'on pourrait dire que si Bordiga n'avait pas fini en prison et si le Parti Communiste d'Italie n'avait pas été dissous par la dictature mussolinienne, Moscou n'aurait pas réussi, comme il y est parvenu par la suite, à asservir le communisme italien à sa politique. Le désaccord entre un Parti Communiste d'Italie, dirigé par Bordiga, et le Kremlin aurait probablement augmenté jusqu'à la rupture. Je suis d'accord avec ceux qui disent que,

(*) En français dans le texte. (NdT).

dans un certain sens, Bordiga fut le précurseur du désaccord maoïste et du récent désaccord italien du groupe du "Manifesto".

Tous les journaux italiens s'occupent ces jours-ci d'Amadeo Bordiga, fils napolitain d'un haut fonctionnaire piémontais et d'une comtesse Amadei qui voulut le baptiser justement du nom d'Amadeo et non pas d'Amedeo, comme tant l'écrivent en croyant que c'est plus correct. Certes, Bordiga, figure d'intégrité absolue, reste dans l'histoire du communisme italien, pour répéter ce que Graziadei me dit autrefois, avec le... défaut de « l'homme sérieux parmi tant de bouffons et de charlatans ».

En août 1944, me trouvant à Rome avec Antonini peu après l'entrée des Américains - la ville était dans le noir et affamée -, une curiosité suscitée par des souvenirs de jeunesse me fit chercher Amadeo Bordiga.

Un jeune socialiste ayant un nom connu me dit : « Tu veux le voir ? Je vais te le faire voir ». Et c'est ainsi que je le rencontrai. Il était resté le même qu'en 1921, mais avec l'aspect physique beaucoup moins tendu qu'à l'époque. Il ne voulut d'aucune aide, même pas d'un café. Il se souvenait de moi, d'un article que j'avais écrit vers 1921 sur l'occupation, que je dirigeais, de la grande propriété terrienne Zafferana dans le voisinage de Mazara del Vallo en Sicile. Sa femme, Ortensia, de la famille de Corso Bovio, était souffrante ; c'est une de ses sœurs qui me le dit et je lui donnai un peu de ce que Sheba Strunsky, de l'International Rescue Committee, m'avait remis pour aider quelqu'un dans le besoin, en espérant que cela parviendrait à Ortensia.

Vanni B. Montana

New York, août

Naples / Le climat des années 20

BORDIGA INTIME

Quelques aperçus sur sa vie personnelle - publiés avec la contribution déterminante d'Alfonso Leonetti - peuvent être utiles pour comprendre le "climat" dans lequel le mouvement communiste fit ses premiers pas à Naples

Déjà en 1945, l'on avait pratiquement perdu en grande partie le souvenir d'Amadeo Bordiga, le socialiste révolutionnaire napolitain qui fut parmi les principaux artisans de la "scission" de Livourne et de la fondation du PCI.

Giorgio Napolitano, qui parlait, dans la troisième page de "Paese Sera", de la formation culturelle et politique du groupe dirigeant napolitain dans l'immédiat après-guerre, l'a confirmé explicitement il y a encore quelques jours.

À ce moment-là, le nom d'Amadeo Bordiga - témoigne Napolitano - n'a plus aucun écho auprès des jeunes communistes. « Parmi les collaborateurs de la revue "9 maggio" - ajoute-t-il - il y avait également le fils de Bordiga qui y faisait le critique de cinéma. Personne ne savait quelque chose de son père. ».

C'est aussi pour cela que certains aperçus sur sa vie personnelle - qui sont publiés grâce à la contribution déterminante d'Alfonso Leonetti - peuvent être aujourd'hui intéressants, en particulier pour les jeunes, du moins pour reconstituer le "climat" dans lequel fit ses "premiers pas" dans notre ville ce mouvement qui - non sans conflits internes et très graves déchirements - devait quand même, en un demi-siècle, parvenir au gouvernement de la chose publique et à étendre de manière extraordinaire son influence parmi les travailleurs et les masses.

« Ce qui ressort de ces brefs souvenirs, à mon avis - dit Leonetti lui-même -, c'est que le socialisme révolutionnaire, intransigeant, dur, n'était pas compatible avec la bonne humeur et la plaisanterie ».

Même Lénine disait du reste que « la révolution se fait joyeusement ».

Les souvenirs d'Ines

« Quand j'étais tout jeune - raconte Ines Garbarini, qui était au premier rang des luttes politiques de ces années-là à Naples et qui sera la femme de Ruggero Grieco -, j'ai grandi dans l'environnement de mes oncles, Iole et Mario Bianchi, de fervents militants du socialisme révolutionnaire napolitain. Tous les deux faisaient partie du Cercle Carlo Max, qui est né à Naples le 2 avril 1912 d'une scission dirigée contre les dégénérescences de l'Union socialiste napolitaine.

« Faisaient aussi partie de ce Cercle et de manière particulière : Amadeo Bordiga, Ruggero Grieco, étudiant à Portici, Oreste Lizzadri, Oscar Gaeta, Antonio Cecchi, Ortensia De Meo.

Sa femme Ortensia

« Ce fut précisément dans la maison des Bianchi que Bordiga fit la connaissance d'Ortensia De Meo, qui deviendra sa femme, non sans un pénible drame familial.

« Tous deux - raconte Ines Garbarini - étaient devenus intimes de mes oncles, et les sœurs d'Ortensia De Meo ainsi que leur père venaient très souvent chez nous, et ce dernier veillait à nous apporter des primeurs de sa terre et aussi des poulets et des chevreaux.

« Une sœur d'Ortensia, Anna, qui avait quasiment le même âge que moi et qui était ma très grande amie, tomba silencieusement amoureuse folle de Bordiga, mais quand elle découvrit que lui, au contraire, était amoureux de sa sœur, toujours sans rien dire, elle retourna dans son village (Castellonorato près de Formia) et elle s'y suicida au cours d'un après-midi d'été. ».

La sérénade de Bordiga

Mais, naturellement, toutes ces histoires étaient étroitement mêlées avec la discussion et l'action politiques.

« Bordiga était alors - d'après Ines Garbarini - le plus vigoureux animateur du mouvement socialiste napolitain, il rédigeait des journaux et il tenait des conférences et des meetings partout où c'était possible et nécessaire. Sa forte personnalité s'imposait déjà alors à tous et elle devint de plus en plus forte, comme on le sait, dans l'avenir. Nous étions tous admiratifs de lui et il était aussi un ami très cher, simple, et plein d'imprévus empreints de joie et de camaraderie.

« Je me souviens en effet qu'une fois il organisa en guise de plaisanterie une sérénade pour taquiner ma tante Ida. Elle avait l'habitude, durant la période estivale de plus grande chaleur, de déménager de la via del Rettifilo, où nous habitons, au Vomero ou bien à Capo Posilippo. Or, un soir, Bordiga rassembla différents camarades, garçons et filles, et il les amena tous sous la fenêtre de ma tante au Vomero, puis il donna le "la" à la sérénade avec des paroles et de la musique qu'il avait préparées lui-même, à la grande stupeur des passants. ».

Une raillerie amusante

Il s'agit d'une raillerie amusante à destination des Bianchi, accusés, à cause de leur déménagement estival, de mener une vie de bourgeois au Vomero. La "demoiselle" dont parlent les strophes, qu'Ines Garbarini cite de mémoire bien des années plus tard, est une secrétaire de Mario Bianchi, lequel était un dirigeant de la firme Martiny, spécialisée dans la production d'articles en caoutchouc.

La "Santina" est une femme de service, tandis que Lily est le nom d'un petit chien.

Ce sont là des détails que le texte de Bordiga accentue avec obstination pour mieux souligner les aspects "bourgeois" de la vie des personnages qu'il prend pour cibles (inutile de dire que le Vomero n'était pas la coulée de ciment qu'il est aujourd'hui).

Et voici donc le texte en question :

Le prolétaire est misérable
Dans le taudis obscur,
Tandis que les bourgeois au Vomero
Jouissent de l'air pur.
Le socialisme incommode,
On le laisse au Rettifilo,
Et après le repas au Vomero,

On va se reposer.
Kyrie, kyrie,
Kyrie et toujours kyrie,
Kyrie eleison.

Le groupe se forme.
La Bianchi est en tête,
La demoiselle est à son côté,
Et ensuite Santina avance,
Et autour d'elles, l'invalidé
Et dégénéré Lily,
S'arrête à chaque pas
Pour faire pipi à nouveau.
Kyrie, kyrie, etc.

La Bianchi arrogante
Là-dessus s'en va,
Et, dans le cinématographe,
Elle s'entretient avec plaisir,
Elle envoie le Parti au diable
Et elle méprise Karl Marx.
Kyrie, kyrie, etc.

Et pourtant la secrétaire
Du cercle féminin
Devant changer d'air,
Elle déserte les rangs.
Kyrie, kyrie, etc.

La section de Portici

Mais ces rapports humains, bien qu'ils soient si caractéristiques d'un groupe tout compte fait minuscule et encore isolé de la réalité environnante, étaient encore l'occasion d'une stimulation continue à la "croissance" politique et culturelle.

« Dans la période passée, à Naples - note Ines Garbarini -, Bordiga m'encourageait sans cesse à écrire des articles qu'il publiait souvent et puis il m'incitait à prendre la parole dans ses meetings, mais je ne le fis jamais. Au contraire, Ortensia était très courageuse et elle fit aussi différentes conférences.

J'allais souvent alors en excursion avec de nombreux amis à Portici où une Section socialiste avait été appelée "La Commune", et l'on y tenait des réunions avec des discussions politiques animées et aussi des petites fêtes avec musiques (guitares et mandolines) et danses, à la fin desquelles on allait inmanquablement tous ensemble dans un restaurant. »

Bordiga fut également témoin, à Naples, lors du mariage d'Ines Garbarini avec Ruggero Grieco, et quand à son tour il se maria il alla chez eux à Rome. Les contacts entre les deux familles durèrent de longues années et conservèrent les marques de la familiarité : « À l'époque, nous allions toujours chez lui et eux - commente Ines - venaient chez nous. »

Rocco di Blasi

"La Voce della Campania", 31 juillet 1977

IL NE VOYAIT PAS DE DIFFÉRENCE ENTRE TURATI ET MUSSOLINI

Quelques mois avant l'assassinat de Matteotti et de la crise qui s'ensuivit, Bordiga publie dans *Prometeo* deux articles sur "Le mouvement dannunzian" qui contiennent sa définition la plus compréhensive et aussi la plus suggestive du fascisme. Le fascisme, écrit le leader napolitain, « constitue une "mobilisation" des couches moyennes et intellectuelles effectuée par et au bénéfice de la haute bourgeoisie industrielle, bancaire et agraire... On trouve, au centre de l'organisation fasciste, l'affairisme et le parasitisme patronaux, et la machine de l'État, bien qu'apparemment pratiquant les manœuvres de gauche du nittisme parlementaire, et, à la périphérie, tout ce mélange d'idéalismes et d'appétits, chaotique et informe, parce que les classes moyennes ne sauront jamais apporter rien de mieux sur le terrain du conflit social. ».

Quelques éléments de fond sont frappants dans cette définition : l'attention portée au rôle ambigu, fondamentalement parasitaire de la petite bourgeoisie ; la caractérisation de la machine de l'État comme alliée effective de la subversion fasciste ; le rapport tordu entre l'idéalisme, bien qu'il soit ambigu, de la base et le cynisme du sommet du mouvement de Mussolini. En somme, un développement analytique, que peu voudraient encore aujourd'hui accorder au fondateur du P.C.d'It. et qui se résume dans la reconnaissance - rare à cette époque-là, surtout dans la gauche italienne - du caractère « industriel et moderne », bien que noyé dans de nombreuses survivances d'éléments vieux et arriérés, du phénomène fasciste. Ce qui ouvrait la voie au pressentiment, déjà en 1924, quand le national-socialisme semblait vaincu et en déclin dans l'Allemagne de Weimar, du caractère nécessairement international (et non spécifiquement italien) du fascisme.

Et il ne s'agit pas d'un trait de lumière isolé dans l'élaboration idéologique bordiguienne. Entre 1923 et 1924, paraissent d'autres écrits qui précisent la définition que nous avons reproduite, et qui lui confèrent une profondeur d'interprétation historique, certes unilatérale, mais non dénuée d'une capacité de pénétration de sa part, et non pas seulement de provocation.

Et en même temps, une insistance significative sur la continuité entre État libéral et régime fasciste : « Dans le fascisme », écrit-il au cours de l'automne 1922, alors que se consomme la collusion entre le libéralisme conservateur et le fascisme, avec la complicité de la monarchie, « et dans la contre-offensive bourgeoise générale actuelle, nous ne voyons pas un changement de route de la politique de l'État italien, mais la continuation naturelle de la méthode appliquée avant et après la guerre par la "démocratie"... Nous ne croyons pas plus à l'antithèse entre démocratie et fascisme que nous n'avons cru à l'antithèse entre la démocratie et le militarisme. ». Et puis, la perception - bien que parmi de lourdes contradictions auxquelles nous ne pouvons ici que faire allusion - que le fascisme n'était pas quelque chose d'éphémère : « Toute notre évaluation de la situation politique depuis l'avènement des fascistes au pouvoir... converge vers la reconnaissance manifeste d'une durée du régime fasciste qui ne sera pas courte... ».

Dompage que des intuitions semblables aient coexisté avec une sous-évaluation aussi radicale des différences, bien qu'à l'intérieur du mode de production capitaliste, entre la démocratie parlementaire et l'autoritarisme fasciste, ce qui le conduisit à dénoncer une coïncidence d'objectifs et d'identité des intentions qui étaient inexistantes entre réformisme

social-démocrate et régime mussolinien, à considérer comme totalement négligeables, et même mystifiantes pour le prolétariat, les libertés civiles et politiques garanties, même si c'était de manière imparfaite, par le parlementarisme bourgeois, à se répandre ensuite en invectives stériles, et somme toute autodestructrices, à l'encontre de l'opposition antifasciste : « Loin de restaurer les idéaux sur lesquels pleurent les divers Amendola et Turati, la révolution des grandes masses prolétariennes d'Occident les fera assister à une succession rapide et satanique de coups de pied au cul de la sainte Démocratie, jamais vierge et toujours martyr. Et c'est seulement cela qui pourra s'appeler Libération. » (avril 1924).

Le fait est que, au-delà des fluctuations que l'on peut rencontrer dans l'un ou l'autre écrit de la période qui précède 1930, la conviction qu'il est possible d'établir une identification substantielle entre capitalisme et fascisme reste ferme chez Bordiga : ce dernier est même le but prévisible de tous les systèmes de pouvoir bourgeois. À l'intérieur de ce schéma, la social-démocratie joue un rôle subalterne, parfaitement complémentaire avec toute autre disposition politique et économique du capitalisme.

Il me semble clair qu'un diagnostic semblable ne s'explique que si l'on a présentes à l'esprit, d'une part, l'attente d'une révolution socialiste imminente au moins dans tout l'Occident (et que cette connexion soit fondamentale est démontrée par la reprise de suggestions bordiguistes de ce type en 1968 quand il n'était censé encore rester aux "fascistes bourgeois" - selon les slogans du "mouvement" - que quelques mois, et d'autre part, la conception au fond historiciste et finaliste qui était à la base de la version bordiguienne du marxisme, pour laquelle le temps des démocraties parlementaires devait être suivi nécessairement par celui des fascismes, et ensuite encore par celui du communisme triomphant.

Puisqu'aussi bien l'une que l'autre prémisse apparaissent aujourd'hui comme dépassées par ce qu'il est advenu au cours des cinquante dernières années, peut-on sans hésitations conclure que tout est à jeter dans l'analyse de Bordiga sur le fascisme ?

Cela ne me semble pas juste. La définition reproduite au début, comme l'a noté également Franco Livorsi, a une validité, bien que partielle, dont se sont aperçus les spécialistes qui étudient le fascisme dans ce second après-guerre. Sectarisme, schématisme, et même dogmatisme, n'empêchent pas, en effet, au fondateur du Parti Communiste de saisir précocement aussi bien les dimensions internationales du phénomène que le mélange de moderne et d'ancien qui était à ses racines.

Tranfaglia

"La Repubblica", 29-30 mai 1977

QUELQUES NOTES SUR LE LIVRE DE ROBERTO GREMMO : “Les années amères de Bordiga” (Storia Ribelle - Biella, juin 2009)

L'activité journalistique avantageuse de Roberto Gremmo s'est enrichie dans cette dernière année de trois volumes, tous édités par “Storia Ribelle” (qui est également le titre de la revue que Gremmo publie, dans laquelle il écrit tous les articles, et qui en est arrivée au n° 24) : premièrement, en mai 2008, *Bombe, soldi e anarchia. “L'affaire Berneri” e la tragedia dei libertari italiani nella guerra di Spagna* [Bombes, argent et anarchie. “L'affaire Berneri et la tragédie des libertaires italiens dans la guerre d'Espagne] qui a provoqué une certaine réaction dans le milieu anarchiste, étant donné qu'il soutient que l'élimination de Berneri et de Barbieri n'est pas attribuable aux sicaires “communistes”, mais a eu lieu dans “des milieux amis” ; ensuite, en décembre 2008, *Mussolini e il soldo infame. I segreti inconfessabili d'un giovane “anarchiste” romagnolo in Francia* [Mussolini et l'argent infâme. Les secrets inavouables d'un jeune anarchiste romagnol en France] qui a bénéficié d'une recension de Massimo Novelli dans “La Repubblica” du 14 décembre 2008, et maintenant, en juin 2009, *Gli anni amari di Bordiga. Un comunista irriducibile e nemico di Stalin nell'Italia di Mussolini* [Les années amères de Bordiga. Un communiste irréductible et ennemi de Staline dans l'Italie de Mussolini].

Une activité remarquable qui semble évoluer entre le journalisme d'investigation et un travail d'enquête historique, mais qui ne parvient pas à avoir le sérieux nécessaire pour figurer dans ces branches de la recherche, ce qui fait de notre auteur seulement un *faiseur de livres*^(*).

Ce qui est commun à toute l'activité journalistique de Gremmo, c'est l'utilisation massive des recherches dans les Archives de l'État, avec la présentation de rapports d'espions et de représentants de la police ou de différents services chargés des investigations sur l'activité, dans son cas, des opposants sur lesquels le régime fasciste enquête.

La reconstitution historique de Gremmo ne se fonde donc pas sur l'étude et l'enquête de la période qu'il examine, de la situation historique et des différentes forces sociales et classes qui s'affrontent et sur les positions que les différents “acteurs” prennent, mais exclusivement sur des rapports et des notes d'information provenant d'espions et de policiers qui parfois ne comprennent pas grand chose à la réalité qu'ils vivent et aux positions de ceux qu'ils prennent en filature ou de ceux sur lesquels ils doivent enquêter, rapports et notes d'information qui, souvent, auraient besoin d'une soigneuse et minutieuse examen critique.

Le travail sur *Les années amères de Bordiga* auquel nous voudrions consacrer notre analyse concerne en particulier une période qui va de 1926 à 1945 de la vie de Bordiga (même s'il comprend plus qu'une digression sur l'histoire de la “Fraction” laquelle, agissant hors d'Italie, se réclama, au cours des mêmes années examinées, des positions de Bordiga, mais il faudrait dire, de façon plus correcte, de celles de la Gauche communiste italienne).

^(*) En français dans le texte. (NdT).

Gremmo, dans le développement de son travail, ne cite pas un livre qui est paru il y a une dizaine d'années et qui était consacré à cette période (Arturo Peregalli et Sandro Saggio : *Amadeo Bordiga - La sconfitta e gli anni oscuri (1926-1945)* [Amadeo Bordiga - La défaite et les années obscures (1926-1945)]), mais il y fait allusion, sans le nommer, en termes critiques et il écrit (dans une note de la page 85) : « ... *certains chercheurs faisant autorité, moins prudents que nous, ont considéré comme fiable l'unique rapport de "Police Politique" figurant à la fin du fascicule concernant Bordiga du "Fichier Politique Central", à savoir celui relatif à la conversation du 16 mai 1936 à Rome avec l'informateur Angelo Alliota. (...) Une partie de ce rapport a été carrément placée en épigraphe (en indiquant que l'auteur en était Bordiga!) sur la quatrième de couverture d'un volume sur ces années bordiguiennes, définies qui sait pourquoi comme "obscures".* ».

Ces considérations nous semblent assez gratuites ; de plus elles sont contredites par la façon de travailler de Gremmo et aussi par ce qu'il écrit (par exemple à la page 121, il est dit, se référant à Bordiga : « *Il gardait ses convictions pour lui, mais nous pouvons connaître ce qu'il disait dans des discussions confidentielles ...*). Jusqu'après sa mort au moins, en 1970, le PCI fit tout ce qu'il pouvait pour effacer la figure d'Amadeo Bordiga de tout souvenir historique (ce qui fut facilité par son hégémonie incontestée dans le milieu intellectuel). Si l'on ne pouvait pas nier sa présence à Livourne, lors de la fondation du Parti Communiste d'Italie, on pouvait chercher à en effacer ensuite toute trace, en disant au besoin qu'il était passé au fascisme ou bien, dans la meilleure des hypothèses, qu'il s'était consacré « à construire des maisons ».

Le livre de Livorsi de 1976 est le premier travail qui cherche, avec beaucoup de prudence en vérité, à faire un peu de lumière sur la période du "conflit avec le Komintern" et ensuite de son "minoritarisme".

Cette période a été justement définie comme celle des "années obscures" dans l'ouvrage qui lui fut consacré et qui fut publié par la maison d'édition Colibri en 1998. Aucune intention mystérieuse donc, mais seulement l'évidence d'une réalité. Quant à la citation relative à la conversation romaine de mai 1936, dont il est bien précisé, dans les pages intérieures de l'ouvrage, qu'il s'agit d'un document provenant d'un espion, il faut dire seulement que les paroles attribuées à Bordiga et reproduites entre guillemets par l'informateur rapportent parfaitement ce qu'était la pensée et les positions de Bordiga (depuis la citation sur... Girardengo qui est le propre d'un passionné de cyclisme, ce qu'était Bordiga, jusqu'à la considération des hommes qui, en tant qu'individus, n'ont pas compté beaucoup pour Bordiga). Au début de ce rapport, l'espion précisait en outre : « Dès que la conversation prit fin, des notes rapides furent établies, et c'est d'après elles que l'on a reconstitué ce compte rendu qui reproduit presque mot à mot ce que Bordiga a dit, avec le même ordre qu'il a suivi... ». La critique que Gremmo fait à ce travail n'est donc pas bien compréhensible.

Mais venons-en aux choses qui ne vont pas dans le livre de Gremmo. Même si nous laissons tomber les nombreuses fautes d'étourderie ou corrections erronées (par exemple, il est indiqué à la page 8 « le 3 février 1925 » comme étant la date de l'arrestation de Bordiga à Rome alors qu'il s'agit de 1923), il y a des erreurs plus sérieuses que l'on ne peut pas ne pas relever.

À la page 31, Gremmo écrit :

« *Après un court séjour en Belgique, Pappalardi était revenu clandestinement à Paris et, dans la banlieue ouvrière de Pantin, il fut en avril 1928 parmi les fondateurs de la "Fraction de gauche de l'Internationale communiste" ...* ».

Si nous négligeons le fait que ce qui a été fondé à Pantin au printemps de 1928, c'est la "Fraction gauche du PCI" et certainement pas celle de l'IC, ce qu'il nous importe de dire, c'est que Pappalardi n'était justement pas à Pantin dans la mesure où il s'était déjà séparé, une année auparavant, des éléments liés à Ottorino Perrone, lesquels se réunirent à Pantin et

publièrent d'abord "Prometeo" et ensuite "Bilan". Pappalardi avait fondé en 1927 (en France) les "Groupes d'avant-garde communiste" avec lesquels il fit paraître (jusqu'en 1929) "Le Réveil communiste", dans les pages duquel il polémiqua avec "Prometeo". Il va être publié sur ce personnage un bel ouvrage : *La storia di un sovversivo : Michelangelo Pappalardi* [L'histoire d'un subversif : Michelangelo Pappalardi] de Fausto Bucci, Paolo Casciola et Claudio Gregori.

De plus, à la page 94, Gremmo écrit :

« *Quand la guerre d'Espagne éclata, l'un des militants les plus actifs, le napolitain Enrico Russo quitta le mouvement et publia avec Nicolae Di Bartolomeo le périodique "La Nostra Parola" qui parut « avec des fonds de Trotski » et tous deux rejoignirent Barcelone pour s'engager avec quelques partisans dans la "Colonne Lénine" du P.O.U.M. ».*

Plusieurs erreurs dans ces quelques lignes... Lorsque la guerre d'Espagne éclata, Enrico Russo ne quitta pas la Fraction, mais il fit partie de la "minorité" de la Fraction dont la position était celle de l'intervention, sur des positions révolutionnaires et communistes, dans la guerre en cours, tandis que la "majorité" soutenait que le conflit en cours avait lieu entre deux forces bourgeoises (la démocratique et la fasciste) et que le prolétariat ne devait pas y participer. L'incompréhension de ce fait est accentuée par ce qui est écrit, quelques lignes auparavant, en référence à De Leone (un autre camarade de la minorité qui s'était rendu en Espagne) : « *De Leone se trouvait parmi ceux qui soutenaient la nécessité de se joindre au front antifasciste interclassiste* », phrase que De Leone aurait considérée comme une calomnie et une infamie. La minorité de la Fraction qui partit en Espagne pensait être utile pour promouvoir la révolution et elle dédaignait, elle aussi, tout front antifasciste. En tout cas, Enrico Russo ne quitta la Fraction que plus tard (à son retour d'Espagne) ; il se rendit en Espagne en 1936 (avec Mario De Leone) et il était devenu le commandant militaire de la Colonne Internationales Lénine dont le trotskiste Di Bartolomeo était le responsable politique. Aucun autre lien entre eux et aucune participation d'Enrico Russo à la publication de "La nostra parola" (qui, entre autres, était parue en 1934 par les soins de Di Bartolomeo).

Et encore à la page 81, on parle de Boris Souvarine et l'on écrit : « *fondateur du "Cercle Marx et Lénine" et de la "Révolution prolétarienne"* ». C'est en effet juste en ce qui concerne le "Cercle Marx et Lénine", mais Souvarine n'eut jamais beaucoup de relations avec la "Révolution prolétarienne", revue fondée par Monatte en 1925, si ce n'est celles de connaissance et de critique réciproques.

À la page 99, quand il est fait allusion à la "Fraction" durant la Seconde Guerre mondiale et que l'on lit que : « *elle n'eut pratiquement plus d'expression durant les premières années du conflit mondial* », cela est juste, mais ce qui n'est pas correct, c'est la note qui suit cela (note 28 de la page 111) : « *Durant l'occupation nazie de la France, en 1943, des militants qui se proclamaient "communistes révolutionnaires" diffusèrent des tracts signés "Fraternisation prolétarienne" qui invitaient les prolétaires à s'opposer aux deux blocs impérialistes en compétition* » ; en effet, cela n'est pas juste si l'on fait allusion à la Fraction italienne. Les éléments cités faisaient partie de l'"Organisation Communiste Révolutionnaire" (OCR) liée aux RKD allemands, qui étaient autre chose par rapport aux camarades de la Fraction italienne dispersés par la guerre et qui commencèrent à se réunir et à se retrouver à Marseille en 1942-43.

Ce sont là des erreurs dans la reconstitution historique qui pèsent lourd et qui ne devraient pas exister.

L'on pourrait en dire autant sur les informations fournies sur l'après-guerre du mouvement internationaliste sur lequel devrait paraître bientôt un travail qui en illustrera la genèse et ses premières années d'activité politique.

Beaucoup des noms qui sont cités à la page 149 sont estropiés et inexacts, et même si ce sont des noms extraits d'un rapport de police, ils devraient être corrigés. Par exemple Franco

Bettone pour Franco Bellone, Luigi Dionillis pour Luigi Danielis, Alfredo Pinozzi pour Alfonso Pinazzi et Maurice Camatte pour Jacques Camatte.

Une précision aussi pour ce qui concerne Virgilio Verdaro qui, selon nous, n'est pas tenu en l'estime qui lui est due : « *il quitta en hâte la Belgique* - écrit Gremmo - *après l'invasion nazie pour revenir dans sa Suisse natale où il milita jusqu'à sa mort dans le Parti socialiste.* ». Pour dire la vérité, Verdaro passa ses dernières années en Italie et donc, ne serait-ce que pour des raisons géographiques, il ne peut pas avoir milité « jusqu'à sa mort » dans le Parti socialiste suisse. Virgilio Verdaro meurt à Pontassieve le 6 décembre 1960 et quelques jours après sa mort, Bordiga écrit une lettre à sa femme (11 décembre 1960) dont nous reproduisons quelques extraits :

« Je n'avais pas de nouvelles récentes de lui et je ne savais pas quelles étaient ses conditions de santé. Au cours de ces dernières années, je l'ai vu rarement, à mon grand regret, et je n'ai pas pu le rencontrer à nos réunions. Il m'a dit avec affection la dernière fois de venir à Pontassieve, mais cela ne m'a jamais été possible. Quand disparaissent les plus chers et les plus braves de l'ancien groupe de la gauche, ceux qui sont restés égaux à eux-mêmes à travers tant d'années terribles, je me sens très attristé, et malheureusement notre bande en bonne santé va en s'éclaircissant avec le passage des années. Comme pour Ottorino, pour Totò Natangelo, pour Peppino De Nito, j'éprouve pour Virgilio la même profonde douleur. Je me rappelle son tempérament optimiste, le sourire lumineux qu'il n'a jamais perdu en de si nombreuses vicissitudes. Jusqu'aux derniers moments, il n'a certainement pas lâché cette ferme conviction, qui nous a tous unis, de la force de notre doctrine. Nous lui avons fait confiance et peu importe si ce sont seulement ceux qui nous suivront sur le grand chemin qui en verront la victoire, car elle a déjà été vue dans nos vieilles mais dures têtes sans que jamais elle ne soit atteinte par l'ombre d'un doute. ».

Et puis la note 31 à la page 87 est parfaitement risible : « *Plusieurs années plus tard, dans ses mémoires publiés sans signature...* », phrase que nous ne savons pas s'il faut, telle qu'elle est, l'interpréter comme une facétie ou comme une absurdité. Bordiga n'a jamais écrit ses "mémoires" et, connaissant ses positions politiques sur le rôle de l'individu, le fameux "battilocchio", nous savons pourquoi, et il n'a jamais été porté à notre connaissance que quelqu'un écrive ses mémoires de manière anonyme. Gremmo fait allusion ici à l'*Histoire de la gauche communiste* (à son, premier volume, pour être exact) que Bordiga écrivit comme l'histoire du mouvement révolutionnaire en Italie et certainement pas comme ses mémoires (pour être précis, cette *Histoire* en est arrivée à son volume IV).

Mais revenons, avec ordre, à d'autres incohérences ou erreurs qui figurent dans l'ouvrage de Gremmo.

Dans le premier chapitre, l'on parle de la demande de "grâce" pour Bordiga quand il était en relégation à Ustica de la part de la "tante Erminia" (4 décembre 1926) qui écrit en effet : « C'est un fou utopiste », mais qui continue ensuite (mais cela n'est pas reproduit) en chantant les louanges de son neveu - « tous reconnaissent en lui la pureté des mœurs et les qualités de cœur et d'esprit », ainsi que de l'intervention de son père qui demande de l'aide, pour son fils, à Giovanni Giurati « à l'époque ministre des Travaux publics du gouvernement Mussolini », mais en revanche l'on ne fait pas allusion, avec une grave omission d'importance historique, à la demande de "grâce" pleine de tristesse que vieil Oreste Bordiga (il mourra trois ans plus tard) adressa à Mussolini pour son fils ("grâce de remise de la peine restante d'un an") du 13 octobre 1928 et dans laquelle le vieux professeur rappelait qu'il avait déjà donné son troisième enfant Augusto à la patrie (« Durant la guerre où tomba mon troisième enfant Augusto »).

À l'inverse, ce qui est important dans le travail de Gremmo, c'est le personnage et le rôle de Bruno Cassinelli par rapport à Bordiga, mais peut-être aurait-il fallu mieux les préciser

et les clarifier. Mimmo Franzinelli était déjà intervenu sur lui en termes très clairs puisqu'il avait écrit dans son ouvrage : *I tentacoli dell'Ovra* [Les tentacules de l'OVRA] (page 17) :

« Cassinelli agit habilement afin de compromettre l'ex-secrétaire général du PCI Amadeo Bordiga avec des prises de position profascistes [même s'il n'y parvint pas, ajoutons-nous]. Tous deux étaient bons amis, et ils s'étaient connus avant la guerre et dans leur commun militantisme antifasciste ; avec le passage de Bordiga à l'opposition interne, Cassinelli exerça des formes de pression à partir de la moitié des années vingt et tout au long des années trente, et il réussit à tout le moins à insinuer des doutes et des soupçons sur l'intransigeance révolutionnaire du leader communiste. "Brucassi" se servit des difficultés économiques et des problèmes familiaux ; depuis 1927, il s'était assuré la confiance d'Ortensia De Meo, la femme de Bordiga, qui soutint le travail d'"alignement" que l'émissaire de la Division de la Police politique favorisait. ».

Eh bien, ce qu'écrit Franzinelli est vrai ; Cassinelli essaya de s'appuyer sur Ortensia De Meo pour faire en sorte que Bordiga dénonce ouvertement le PCI et se détache du Parti avec la promesse d'un rapide retour à la maison et avec la possibilité donc de se consacrer à sa famille, un comportement, celui de Cassinelli, méprisable et infâme.

Eh bien, le Cassinelli qui, à la fin de la guerre, était inclus dans la liste des espions de l'OVRA, et qui fut suspendu du barreau, arrêté et incarcéré à Procida, fut ensuite réhabilité par la Commission des recours, y compris du fait de l'intervention de Bordiga auquel Cassinelli s'était promptement et sans retenue adressé. Bordiga défendit le tandem Troiani-Cassinelli (dans lequel Troiani était le chef de groupe de Cassinelli) comme on peut le vérifier dans une lettre envoyée de Naples le 31 mars 1946 au procureur général auprès de la Section Spéciale de la Cour d'assises de Rome et dont nous reproduisons quelques extraits. Bordiga écrit ceci :

« La défense de l'avocat Bruno Cassinelli, à laquelle je me suis déjà spontanément offert en qualité de témoin à décharge, a porté à ma connaissance que, dans les notifications faites à l'autre accusé Troiani, on a souvent eu recours à mon nom en relation avec différentes circonstances de détail concernant des démarches effectuées en ma faveur quand j'étais incarcéré pour des motifs politiques et l'objet d'une plainte de la police. Le but de la présente n'est pas de faire rectifier un jugement sur mes actes dans un lieu quelconque, parce que cela ne m'intéresse pas, mais d'expliquer ce qui est pour moi la vérité par rapport aux inculpés. (...) Cassinelli, qui m'avait défendu en 1923, vint me voir en 1927 à Palerme alors que j'étais en prison pendant l'instruction. Je lui expliquai qu'il n'y avait pas s'en faire en raison de la niaiserie de l'accusation, manipulée par la P.S. et par la milice fasciste à Ustica, de façon si risible que j'en avais déjà démolé toute la construction avec mes interrogatoires et avec ceux de mes coaccusés soi-disant embrigadés par moi, de sorte que il n'y avait qu'à attendre l'acquiescement, ce qui arriva en effet par la suite. Il m'expliqua que ma femme avait été plus impatiente et plus préoccupée, étant donné la réputation du Tribunal spécial, et la circonstance particulièrement étrange que j'étais présenté comme étant le chef du complot, du Parti communiste, et d'une conjuration de tous les partis antifascistes, alors que, depuis 1923, j'avais notoirement été éloigné de la direction du Parti du fait de désaccords radicaux qui consistaient surtout dans mon aversion inexorable envers la politique de la coalition antifasciste. Étant donné les attaques dont j'avais été l'objet dans le domaine politique en raison de cette orientation déterminée de ma part, il se peut que ma femme ait invectivé contre des éléments du Parti et des autres partis d'opposition et qu'elle se soit plainte du manque de secours de la part des comités pour les victimes politiques, car elle ignorait que cela dépendait de mes désirs exprès.

« De toute façon, de haut en bas de la hiérarchie et de la police d'État, l'on savait bien qu'il était absurde de parler d'une offre de ma part consistant à m'abstenir de la lutte

politique si l'on me libérait de prison, parce que les raisons de ma participation ou non à l'action de parti résidaient dans des questions d'orientation internationale et n'avaient rien à voir avec les mesures répressives mises en œuvre par le fascisme. Ma femme devait bien savoir que, avant que je parte en relégation et après les congrès communistes nationaux et internationaux de 1926 auxquels je participais à l'étranger, j'avais fermement décidé de ne pas appliquer la politique du Parti et du Komintern, et aussi de ne pas entamer de lutte hors d'eux et contre eux.

« L'importance de l'intérêt amical que me portait Cassinelli, étant donné qu'il n'était pas mon défenseur, fut très simple : faire savoir si possible aux centres de la police et de la politique de l'État que le procès d'Ustica était une banale erreur technique et qu'ils n'avaient pas pu me condamner à partir de l'accusation qui avait été formulée, ce qui a hâté la liquidation de l'épisode. ».

Bordiga savait très bien qui étaient ces éléments, qu'ils se soient appelés Cassinelli, Troiani ou d'un autre nom ; son comportement ne permit jamais que leurs tentatives de le faire céder parviennent à quelque résultat que ce soit dans leur action de serviteurs du pouvoir. Que ce pouvoir soit fasciste ou démocratique, cela ne changeait rien pour Bordiga, étant donné que c'étaient deux visages de la même domination de la bourgeoisie et du capital. Et Bordiga écrit d'une manière glaciale : « J'étais trop habitué à cette lutte pour que puisse sortir de moi quoi que ce soit d'utile pour eux et pour ceux qu'ils servaient. ». Par conséquent, quand, à la fin de la guerre, Cassinelli demande son aide à genoux, Bordiga la lui donne et il fait de même avec Troiani.

Pour ce qui concerne Troiani auquel Bordiga fut adressé par Cassinelli pour des questions légales qui concernait la famille de sa femme, il écrit : « Dans la famille de ma femme, il y avait des divergences d'intérêts privés et j'ai eu l'occasion de prendre position contre des actions illicites de certains de mes parents au détriment d'autres. Ces personnes trouvèrent commode de chercher à annuler mon action en faisant circuler à nouveau à jet continu des accusations et des dénonciations d'activité séditeuse. ». Bordiga est donc adressé à Troiani dont Bordiga dit :

« Je compris qu'il s'agissait d'un informateur officieux de la police politique bien introduit auprès de Bocchini et de Senise (...) Dans mes rencontres avec Troiani, je me souviens d'avoir à plusieurs reprises discuté des situations politiques, comme cela m'est arrivé plusieurs fois dans les bureaux de la P.S. dans lesquels j'étais souvent invité. Mes thèses, qui n'avaient rien de plus habile que l'exacte correspondance avec ce que je pensais, n'ont pas manqué de transcender la modeste compétence et préparation de ces spécialistes de police politique. (...) En substance, pour ce qui me concerne, Troiani ne m'a rien fait de mal, mais il m'a spontanément aidé dans une cause juste sur un plan purement factuel, ce qui du reste ne pouvait le compromettre, ni comme agent de la police, ni comme ami déclaré du régime. ».

En conclusion, si nous devons exprimer une opinion, le livre de Gremmo ne nous plaît pas dans la mesure où il est inapte à la reconstitution historique de cette période de la vie de Bordiga. Le travail d'historien et celui que l'on doit attendre de celui qui se présente comme tel, c'est quand même autre chose.

Nous conseillons donc à Gremmo de laisser tomber Bordiga et la Gauche communiste : c'est un travail qui n'est pas fait pour lui, car il dépasse ses capacités !

“Avanti Barbari”, 24 juillet 2009

L'intransigeance d'un antistalinien original

BORDIGA L'IGUANODON

LUIGI CORTESI, *Le origini del Pci. Studi e interventi sulla storia del comunismo in Italia* [Les origines du PCI. Études et interventions sur l'histoire du communisme en Italie] 440 pages, 42 000 Lit, Milan 1999.

Amadeo Bordiga nella storia del comunismo [Amadeo Bordiga dans l'histoire du communisme], sous la direction de **Luigi Cortesi**, 416 pages, 39 000 Lit.

AMADEO BORDIGA, *Scritti 1911-1926. Vol. II. La guerra, la rivoluzione russa et la nuova Internazionale 1914-1918* [Écrits 1911-1926. Vol II. La guerre, la révolution russe et la nouvelle Internationale. 1914-1918], 450 pages, 75 000 Lit, Graphos, Gênes.

[**AMADEO BORDIGA**], *Scienza e rivoluzione. Vol. II. Sbornia di ballistica spaziale* [Science et révolution. Vol II. Cuite de balistique spatiale] 40 000 Lit avec le Vol I, Quaderni Internazionalisti, Turin 1999.

Quand l'iguanodon vint au monde pendant la "jeunesse inventée"^(*) du PCI, rien ne fut plus comme avant. Quel était le rapport avec l'énorme reptile éteint, à la station bipède et appartenant à la famille des dinosaures ? Le fait est que, à l'occasion de la publication de la *Storia del partito comunista italiano* [Histoire du Parti Communiste Italien], une œuvre de pionniers de Fulvio Bellini et de Giorgio Galli (Schwarz, 1953, puis plusieurs fois réimprimée et mise à jour par le seul Giorgio Galli, jusqu'à l'ultime édition, Kaos, 1993), il parut dans "Rinascita" de juillet 1953 - Staline était mort en mars - une note signée p.l. (Palmiro Togliatti) dans laquelle il était affirmé que l'on avait fait réémerger « un personnage que l'on pourrait appeler préhistorique, comme l'iguanodon ». Ce personnage, c'était Amadeo Bordiga, l'énergique moteur propulsif de la scission de Livourne (janvier 1921) et de la formation du PCd'I. Le génois Togliatti (classe 1893) pensait repousser dans un temps reculé le très napolitain Bordiga un peu plus vieux que lui (classe 1889), mais, entre-temps, le mythe monolithique des origines du Parti fondé par Gramsci et Togliatti s'était brisé pour toujours. L'histoire sacrée des catéchismes de section - inspirée du célèbre et désormais inconcevable *Breve corso* [Bref cours] stalinien - était en train de devenir profane. C'était Togliatti qui avait été, avec une habileté jésuitique, le concepteur, le réalisateur, le normalisateur, l'actionnaire de référence, le notaire, l'exégète officiel, de cette histoire sacrée. La dernière manifestation de cette histoire fut *Conversando con Togliatti* [Conversation avec Togliatti], à savoir des notes biographiques et hagiographiques publiées précisément en 1953, non sans éléments embarrassants de culte de la personnalité, à l'occasion du soixantième anniversaire du secrétaire général du PCI, sous la direction de Marcella et Maurizio Ferrara.

^(*) Allusion au roman de Lalla Romano (1906-2001) : *Una giovinezza inventata* (1979). Cette expression est tirée d'une phrase d'Elias Canetti : « Une jeunesse inventée qui devient vérité dans la vieillesse ». Comme cela est expliqué par la suite, il s'agit de la naissance maquillée, trafiquée, du PCI par Togliatti et ses sbires (NdT).

L'historiographie commençait en définitive à dissiper les brumes d'un passé trafiqué. On apprenait que Gramsci et Togliatti n'avaient pas été des figures de tout premier plan dans la formation du Parti, y compris en raison de quelques dérapages pro-interventionnistes confus, qui avaient été ensuite redressés, au début de la Grande Guerre. Sur les cinq premiers membres du Comité Exécutif (Bordiga, Fortichiari, Grieco, Repossi, Terracini) quatre furent chassés du Parti (mais Terracini fut réadmis). Seul Grieco, par ailleurs un ex-bordiguiste qui s'était "bolchevisé" avec fermeté dans les années vingt et trente, effectua indemne la longue traversée du désert stalinien. L'histoire profane put donc s'affirmer ultérieurement dans un périodique laïc comme "Il Mondo", où, en six articles, entre le 18 août et le 22 septembre de cette même année 1953, grâce à un protagoniste et un témoin d'exception comme Angelo Tasca, un aperçu implacablement réaliste des *Primi dieci anni del partito comunista italiano* [Les dix premières années du Parti Communiste Italien] fut publié.

Et donc, un "iguanodon" (Bordiga, selon la définition péjorative de Togliatti) et un "archiviste" (Tasca, selon la définition péjorative d'Amendola). Tous deux antistaliniens des années vingt. Tous deux exclus comme déviationnistes : l'un "de gauche" et l'autre "de droite". Le premier, intransigeant et en même temps imaginatif au plus haut point, gardien révolutionnaire de l'"invariance" du programme. Le second, implacable, et en même temps militant, gardien social-réformiste de papiers et de documents d'une importance extraordinaire. Et c'est dans le contexte de la réapparition, sur le terrain de la reconstitution du PCd'I, de ces deux personnalités, alors encore pleines de vie et de vigueur (Tasca mourra en 1960 et Bordiga en 1970), que commença la *Bildung* historiographique de Luigi Cortesi, parmi les initiateurs de l'approche scientifique des vicissitudes du mouvement socialiste italien depuis le début des années cinquante, quand il collaborait déjà à "Movimento Operaio" [Mouvement Ouvrier], la revue, éditée par la Biblioteca "G. Feltrinelli", qui inaugura, avec une multitude de résultats et un pluralisme d'orientations, différents courants d'étude.

Mais, dans les années soixante, l'expérience, qui ne fut pas répétée par la suite, de la "Rivista storica del socialismo" [Revue historique du socialisme], que Cortesi dirigea et anima avec probité et intelligence, avec Stefano Merli, fut décisive. C'est de cet atelier de solides recherches sans préjugés que naîtra le livre sur les origines du PCI (Laterza 1971) que Cortesi, très opportunément, fait réimprimer maintenant, ainsi que d'autres interventions ultérieures, parmi lesquelles se détache l'introduction aux articles de Tasca cités auparavant, devenus un livre (encore Laterza), toujours en 1971. De plus, le livre sur les origines rassemblait, et rassemble, les amples introductions qui avaient été placées avant une anthologie très volumineuse (Laterza 1969) des débats lors des congrès du PSI de 1892 à 1921, mais ici seulement pour la décennie qui va de l'émergence "maximaliste" de 1911 jusqu'à la fondation du PCd'I. La thèse qui en ressort, c'est l'existence d'une gauche socialiste révolutionnaire et autochtone qui s'est ensuite transformée en PCd'I. Bordiga, certes sur la base de la Révolution russe, se trouva donc être l'héritier de cette tradition, bien plus proche d'une sorte de maximalisme communiste de gauche, émancipé de l'inefficacité de ce courant, que du bolchevisme d'importation. Ce fut la bolchevisation de 1923-26 (mise en œuvre par les "Turinois" Gramsci, Togliatti, Scoccimaro, Terracini) qui atténua, puis annihila, subordonnée qu'elle était par rapport à l'Internationale "soviétisée", l'identité de la gauche italienne, en ouvrant la voie à l'italo-stalinisme togliattien. Gramsci et Terracini (en prison), de même que Tasca et Silone (en exil), finirent par être politiquement victimes, entre 1926 et 1931, de cette mutation génétique.

L'ingénieur Bordiga lui-même, dans son (anonyme) *Storia della sinistra comunista* [Histoire de la gauche communiste] de 1964, en ébauchant une histoire qui conduisait jusqu'en 1919, avait du reste mis largement en lumière l'existence d'une gauche révolutionnaire italienne pré-bolchevique et prête à voir dans le 1917 russe non pas un

événement imprévu (comme le “bergsonien” Gramsci), mais une confirmation mathématique de la doctrine socialiste.

L’interprétation de Cortesi, qui s’accorde avec la tradition de la gauche socialiste antistalinienne, était destinée à se situer dans les années soixante et soixante-dix comme une alternative minoritaire à l’œuvre de Spriano, qui, sur la base des interventions de Togliatti de 1960, reconnaissait dans la fondation bordiguienne de 1921 presque qu’un “faux départ”, et caractérisait en effet la nature originale (et originaire) du Parti Communiste précisément dans la “gramscisation” de 1923-26.

Mais, entre-temps, l’iguanodon, au-delà des micro-partis qui se réfèrent à ses positions, a suscité pas mal d’intérêt. L’on a pu trouver le point actuel sur le personnage dans les actes d’une réunion bolognaise de 1996, qui sont maintenant publiés encore par les soins de Cortesi. Dans de nombreuses interventions, un certain nombre de points fermes en sortent confirmés : l’antimilitarisme de classe, la conception du parti (le centralisme organique), le refus des “blocs” interclassistes et par conséquent l’antifascisme “bourgeois”, l’inter-nationalisme, l’antistalinisme radical, la nature “capitaliste d’État” et “mercantile” attribuée à l’URSS, l’anti-réformisme, la fidélité inoxydable aux principes déterministes (“du XIX^o siècle”) de la conception matérialiste de l’histoire.

En outre, c’est avec méticulosité que continue l’entreprise méritoire et d’ores et déjà fondamentale de publication, sous la direction de Luigi Gerosa, des œuvres complètes de Bordiga - en neuf volumes - des années entre 1911 et 1926. Et en effet, le deuxième volume est sorti avec les écrits de la période de la guerre et de la Révolution russe. De nouvelles attributions de textes anonymes y ont été effectuées. De nouveaux écrits ont été retrouvés. Ce volume se présente comme une contribution décisive à l’exploration du socialisme italien dans la Grande Guerre.

Mais les interventions de l’iguanodon ne s’arrêtent pas là. Les plus savoureuses, dans un legs impressionnant, sont aujourd’hui peut-être celles, extrêmement nombreuses, des années 1945-70. Le tout est cependant compliqué par l’anonymat d’écrits publiés dans des journaux “de parti”, et ensuite partiellement proposés à nouveau dans des volumes et des opuscules, avec un anonymat justifié par le fait que la “propriété intellectuelle” est considérée comme « la pire forme de propriété privée ». Mais le style est sensationnel. Explosivement gaddien^(*). Sont à déguster tous les articles (1957-67) sans exception, maintenant réimprimés, parus sous une forme anonyme, sur les Spoutniks, sur les « bobards spatiaux », sur la « triviale régurgitation de la philosophie des Lumières », qui n’est rien d’autre que l’énième épisode, visant à la « conquête charlatanesque de l’espace », de la concurrence entre les capitalismes soviétique et américain. Il en est découlé, pour le vieux communiste, qui ne perdait pas une occasion de louer le XIX^o siècle positiviste, un curieux paradoxe. L’anonymat, décrypté par certains, et le formidable plurilinguisme surréel-ingénieuresque, ont contribué, mais certainement pas par la volonté des éditeurs “politiques”, à faire de Bordiga un auteur “de culte” exclusif et *underground*, ânonné goulûment, au XXI^o siècle, par les situationnistes diffus, par les “astronautes autonomes”, par les informaticiens subversifs et par les différents Luther Blissett^(**).

Bruno Bongiovanni

“L’INDICE dei libri del mese”, n^o 1, janvier 2000

(*) Carlo Emilio Gadda (1893-1973) est un écrivain italien ayant eu une formation en ingénierie électronique. (NdT).

(**) Luther Blissett est un pseudonyme adopté informellement et partagé par des centaines d’artistes et d’activistes en Europe et en Amérique du Sud depuis l’été 1994. Le collectif lança un plan quinquennal visant à démontrer “l’imposture médiatique” par une série de canulars. (NdT).

COMMENT BORDIGA ÉTAIT VU DANS L'INTIMITÉ DOMESTIQUE

Après sa relégation, il s'était consacré au travail et aux livres

Sur la table de travail d'Amadeo Bordiga, dans son bureau agréablement vieillot qui s'ouvrait, avec une ample véranda de vitres colorées, sur le port de Naples, il y avait un buste de Karl Marx, imposant, massif, presque un emblème de la passion politique que le passage des ans n'avait absolument pas atténuée. Sur ce buste de Marx, l'on racontait volontiers, chez Bordiga, une petite histoire symbolique, extraordinairement appropriée pour décrire, s'il y en avait besoin, le niveau culturel des escouades armées du Parti National Fasciste (et pas seulement d'elles). La voici : au moment le plus fort de la répression impitoyable menée par le PNF à l'égard des dissidents, peu importait qu'ils soient de droite ou de gauche, une bande de manieurs de matraques fit irruption dans la maison d'Amadeo Bordiga, située dans le vicolo Piliero, en face du port, pour donner une leçon, disaient ces forcenés, à l'homme politique coupable d'avoir créé le Parti Communiste avec le sécession de janvier 1921 à Livourne. Après avoir mis en pièces à coups de matraque et de crosse de fusil tout ce qui avait l'apparence de quelque chose de politique ou de culturel, le commando se retrouva face au buste de Marx. Instant de perplexité, puis la sentence historique du chef d'escouade, nourri de saines lectures patriotiques, tomba : « Laissez cela tranquille. On ne touche pas à Garibaldi ».

Sur cette erreur sensationnelle de personne, à attribuer, par extension, à l'iconographie du régime fasciste qui identifiait tout personnage doté d'une barbe à Garibaldi, à Mazzini ou au maximum à Verdi, Amadeo plaisantait volontiers avec les rares amis qui, au cours de la période suivante, à la rentrée de sa relégation sur l'île de Ponza, allaient lui rendre visite dans sa maison du Piliero. On ne trouve pas de trace de cette vocation à l'humour, et d'autres aspects extraordinairement significatifs du caractère de cet homme politique, dans le feuilleton télévisé consacré à la vie d'Antonio Gramsci. Même si cela paraît parfaitement compréhensible dans une évocation dédié au protagoniste des événements politiques qui marquèrent l'origine et la mise en place du Parti Communiste d'Italie, l'on aurait peut-être pu donner plus d'importance à la relation entre les deux artisans principaux de la scission du mouvement ouvrier italien.

En vérité, les auteurs de ce feuilleton ont inséré quelque chose dans le contexte d'un récit qui, du fait des exigences d'un spectacle, doit nécessairement glisser sur certains aspects particuliers : par exemple, la sollicitude de Bordiga pour son compagnon de voyage, saisi par une attaque de sa maladie, tandis qu'ensemble, dans le train direct pour Moscou, ils s'apprêtaient à aborder leur confrontation avec le sommet du communisme mondial. Ce trait de caractère instinctif, de préoccupation humaine, et même fraternelle, pour la santé de Gramsci, correspond pleinement à la connotation du Bordiga que, à la veille immédiate de la guerre, j'eus la chance de connaître, dans l'isolement qu'il vivait de manière détachée entre les murs de sa maison.

Revenu de Ponza, il avait rejeté toutes les flatteries du régime (mais Amendola formula des avis tout à fait différents) dont Mussolini s'était lui-même fait dans quelques cas l'auteur, et il s'était réinséré dans sa profession d'ingénieur en matière de construction, qu'il avait exercée occasionnellement par le passé, mais avec un talent extraordinaire. Il dirigeait en ces jours-là les travaux de construction, ou de réhabilitation, d'un grand bâtiment, il me semble

que c'était une banque ou quelque chose comme cela, et il était, j'imagine, soumis à la stricte surveillance de l'OVRA, mais apparemment avec discrétion, parce que ceux qui fréquentaient sa maison, comme le groupe très retreint des camarades d'université du fils Oreste, ne ressentaient pas le moindre signe de malaise.

C'était un Bordiga domestique, extérieurement tranquille, qui continuait à consacrer beaucoup d'heures de lecture ou d'étude aux questions politiques, mais qui faisait alterner ces occupations de prédilection et ses occupations professionnelles, et avec des moments de distraction d'une simplicité et d'une candeur extrêmes. Il était, par exemple, un passionné de football dans une mesure et avec un transport incroyables. Je me souviens d'avoir suivi, avec lui et avec son fils, certains radioreportages de Niccolò Carosio, me semble-t-il, à l'occasion de rencontres internationales, et j'ai assisté avec de sa part des manifestations d'enthousiasme, ou de dissociation critique, si ce n'est carrément violente, qui l'emportaient comme le plus instinctif des supporters.

Il suivait occasionnellement les études d'Oreste qui avait l'intention de se spécialiser en linguistique et qui menait, à peine avait-il franchi le seuil de l'université, une recherche sur la dénomination de "collégiale" qui caractérise certaines institutions religieuses, en particulier méridionales. Oreste faisait alterner cette vocation philologique et l'exercice d'une veine poétique très fine qui l'incitait à composer de délicieux madrigaux dédiés généralement à des personnalités féminines du monde du cinéma ou de la littérature. Plus tard, ils furent publiés dans un célèbre périodique de cinéma, sur l'intervention de Giuseppe Marotta, si je m'en souviens bien.

Bordiga ne parlait jamais de la période qu'il avait passée à Ponza en résidence surveillée, et qu'Oreste se rappelait confusément en raison de la familiarité quotidienne avec d'autres relégués célèbres (Nenni entre autres), y compris parce que, nous les garçons qui fréquentions sa maison, de par notre âge et du fait de la désinformation objective, nous ne savions pas grand chose du II^o Congrès du Parti Communiste qui s'était tenu à Rome en 1922, ni du III^o Congrès clandestin de 1926 à Lyon, qui marqua, de fait, l'éloignement définitif de Bordiga des fonctions de direction. Pendant de très nombreuses années, entre guerre et autres événements tumultueux, je ne revis pas Bordiga, même si je sus indirectement qu'il avait sèchement rejeté les offres de réintégration qui lui avaient été adressées durant la brève parenthèse du gouvernement de Salerne. Son nom revint au premier plan sur la scène internationale au moment de la rupture retentissante entre Moscou et Belgrade. L'apparition de Tito comme protagoniste de ce qui fut baptisé, avec un horrible néologisme, du terme de "déviationnisme", incita la presse internationale à rappeler la mémoire de celui qui, le premier peut-être en Europe, avait dévié de la stratégie politique du Komintern, en établissant ainsi un précédent d'une importance historique. Je fus alors chargé par l'hebdomadaire pour lequel je travaillais de vérifier les rumeurs d'un alignement de Bordiga sur les positions grossièrement définies comme du titisme.

Je trouvai Bordiga dans une forme extraordinaire ; il était brillant, caustique, indigné par la pure et simple supposition d'un rapprochement de sa part avec des positions qu'il considérerait comme aussi erronées et faussées que celles prises par le Komintern en 1926. « Mais il y a déviationnisme et déviationnisme », dit-il, en scandant ses paroles avec la même agressivité qui avait rendu célèbre son éloquence politique. « L'on dévie d'une ligne juste, et non pas d'une erreur. À part le fait que je doute fortement que les positions prises par le maréchal Tito représentent de quelque façon que ce soit une correction de quoi que ce soit, si ce qui est en train d'avoir lieu aujourd'hui à Belgrade mérite une nouvelle dénomination, il faudrait parler de "correctionnisme". Mais de ce point de vue, j'en suis plus que certain, il ne se passe absolument rien, ni à Belgrade, ni ailleurs. ».

C'est sur cette définition initiale que j'introduisis un sujet qui lui plaisait particulièrement, celui du parti comme minorité active et rigoureusement sélective, qui

s'empare du pouvoir, en se refusant à toute sorte de circumnavigation politique du genre élection, assemblée ou plébiscite. « Il suffit de 50 000 hommes - dit-il - pas un de plus, et pas un de moins, pour gérer le pouvoir, et la dictature du prolétariat, cette merveilleuse expression de Marx, n'a pas besoin d'adoucisements et de dorures ». Lors des années suivantes, se refusant à toute hypothèse de participation directe au mouvement ouvrier qu'il considérait comme désastreusement orienté sur des positions bourgeoises, il poursuivit jusqu'en 1970, l'année de sa mort, un combat solitaire de révision idéologique qu'il menait dans les colonnes de périodiques tels que "Il Programma comunista" et "Prometeo".

Dernièrement (mais non pas du fait de la coïncidence avec le 60^e anniversaire du Parti Communiste), son nom est revenu au premier plan dans la presse écrite politique française. Un volume qui rassemble une sélection d'articles de l'ultime phase de sa présence idéologique, sous le titre : *L'espèce humaine et la croûte terrestre*, a cherché à conférer une actualité à certains de ses thèmes politiques fondamentaux, avec une insertion critique singulière dans des événements qui ont marqué l'involution de la société industrielle. Il y a des chapitres, comme celui qui donne son titre au livre, qui anticipent de vingt ans la contestation écologique qui a maintenant explosé dans tous les pays occidentaux ; et d'autres, aux titres provocateurs comme *Utilité publique, cocagne privée* et *Espace contre ciment* qui, au-delà de tout contrepoint idéologique, devraient être médités par ceux qui dirigent inertes le désastre environnemental. Et puis, il y a l'essai qui termine le livre : *Les explorateurs du jour d'après* qui a tout l'air d'un caustique rappel à l'ordre avant la lettre pour les futurologues du calibre d'Herman Kahn et d'Alvin Toffler.

Guido Botta

"Paese Sera", 25 février 1981

Les mauvais maîtres

AMADEO BORDIGA

Amadeo Bordiga, né à Resina, près de Naples, le 13 juin 1889 a été mauvais, mais si mauvais maître que très peu l'ont considéré quand il était en vie et presque plus personne ne se souvient de lui aujourd'hui, vingt-six ans après sa mort qui est survenue le 23 juillet 1970. Notre "héros négatif" n'est pris aujourd'hui en aucune considération par les intellectuels, y compris ceux qui, pour éprouver les frissons qui naissent du traitement d'"arguments prohibés" et d'histoires "hérétiques" se plongent dans la réédition de vies de poètes maudits ou dans l'exaltation d'animateurs de revues qui effectuent des analyses « pour vingt chats dans un minuscule appartement-rédaction sans tables et sans chaises », selon la belle définition qu'en donne Giorgio Casarano dans son livre *I giorni del dissenso* [Les jours du désaccord] de 1968. Non, Amadeo ne trouve même pas place sous les stylos de ces experts et les raisons en sont plus que jamais évidentes. Tout d'abord, il a été communiste avant même que ne naisse le Parti Communiste, et il animait en effet la Fraction communiste à l'intérieur du Parti Socialiste.

Ensuite, il est si heureusement frappé par ce que Lénine et les bolcheviks avaient organisé en Russie en octobre 1917 qu'il décida d'essayer de faire comme eux et, à cette fin, avec ce Sarde irresponsable transplanté à Turin, il décida de fonder, en 1921 à Livourne, le Parti Communiste qu'il voulut dénommer d'Italie.

Non seulement il était communiste depuis qu'il était jeune, mais il était même abstentionniste, un critique féroce de ce qui lui paraissait déjà comme le vieux parlement socialiste qui réduisait la révolution prolétarienne à l'état de quelqu'un « en bonnet de nuit et pantoufles avec un peu rhumatismes et quelques dents tombées ». Et encore, quand il lui sembla que le communisme italien commençait en quelque sorte à s'édulcorer, il se querella brusquement avec Gramsci lui-même (on peut se figurer par conséquent quelle opinion il pouvait bien avoir de Togliatti par la suite), il alla à Moscou et, au VI^e Exécutif Élargi de l'Internationale Communiste de février-mars 1926, il fit un « puissant discours » qui critiquait publiquement Staline au point que ce dernier demanda pardon à Dieu pour les paroles que notre Napolitain avait prononcées. Et, en 1929, quand il fut demandé aux communistes italiens en relégation de se prononcer pour ou contre Trotski désormais tombé en disgrâce et sans possibilité de revanche à court terme, du côté de qui se plaça-t-il ? Mais de celui de Trotski, naturellement, avec 37 autres camarades face à 102 qui votèrent contre. Il fut récompensé par l'exclusion du Parti en mars 1930.

En plus d'être communiste, il paraît également qu'il était sympathique, bavard, un camarade jovial, loyal dans les discussions politiques internes. Dans ses *Lettres de prison*, Gramsci parlait de lui avec sympathie et admiration, en dépit des divergences politiques, et il se plaignait parce que Bordiga était pratiquement imbattable au scopone^(*) et qu'il avait pour dada, en bon ingénieur, de ranger les livres de la petite bibliothèque selon un système géométrique. Il ne lésina jamais sur des manifestations d'affection humaine pour le révolutionnaire sarde, même s'il n'avait aucune difficulté à dire que, relativement au marxisme, Turati en comprenait davantage que Gramsci.

(*) Jeu de cartes italien. (NdT).

C'était un homme singulier : qui serait prêt aujourd'hui à revendiquer le sectarisme, le dogmatisme, l'absence de souplesse à l'égard des situations nouvelles, comme étant ses qualités principales ? Eh bien, lui, il le fit dans une belle et importante interview qui lui avait été arrachée par Sergio Zavoli quelques mois avant sa mort. Après la fin de Seconde Guerre mondiale, sa production théorique devint intense, prolifique, mais elle fut peu connue, car tournée avant tout vers la formation des militants de la petite organisation dont il faisait partie, le Parti Communiste International, qui publie encore aujourd'hui *Il Programma comunista*, dans lequel sont parus la majeure partie de ses écrits, toujours rigoureusement anonymes, souvent rassemblés sous le rubrique "Sur le fil du temps", terme qui était là pour indiquer la conviction que l'on pouvait tirer des leçons pour le futur en regardant le passé à travers le présent. Un travail de recherche et d'élaboration politiques long, minutieux et détaillé, presque un travail de fourmis, qui apparaît aujourd'hui dans toute son évidence grâce au beau travail d'Arturo Peregalli et de Sandro Saggioro qui ont établi la bibliographie de ses écrits en la publiant dans le livre *Amadeo Bordiga. Bibliografia*, Milan, Colibrì.

Il en ressort le portrait d'un auteur « pur et dur », mais également capable de trouver des solutions linguistiques et lexicales qui le situent, selon Diego Gabutti, « de par son amusement et son invention linguistiques, au niveau des récits de Carlo Emilio Gadda ». Nous reproduisons à ce sujet quelques exemples de titres d'article : *Coasement de la praxis - Exécution capitale et exécution du capital - Lui, elle et l'autre (la terre, l'argent et le capital) - Rente différentielle - appétit intégral - Terre marâtre, marché maquereau - Terre vierge, capital satire - Lamentable esclavage de la nullité - Striptease de un haut niveau - Bobards de haute précision - Vomitorium montecitorioi - Vieillesse romantique*.

Dans le cadre de la culture marxiste italienne, Bordiga est incollable. Féroce anti-idéaliste, critique destructeur de l'historicisme crocien, ennemi de toute valorisation du subjectivisme et de la volonté de l'individu, il considère le marxisme comme une doctrine scientifique qui analyse et étudie la formation sociale capitaliste. Marx lui apparaît « comme un boxeur du muscle-cerveau », sa théorie ne doit pas être enrichie, complétée, développée, corrigée dans aucune de ses parties, elle doit être proposée à nouveau telle quelle. Dans Marx, « il n'y a rien à changer », nous sommes uniquement des « divulgateurs scolaires » d'hypothèses et d'axiomes théoriques qui trouvent leur confirmation dans le cours du processus historique passé, présent et futur.

Certes, la perspective dans laquelle l'élaboration de Bordiga se place va au-delà du « politique stipendié qui remplace le cours historique par l'expiration de son mandat électoral ». Il y a la présomption d'avoir saisi le sens du devenir historique. Son marxisme est un marxisme de système rigoureusement déterministe qui n'a rien à voir avec notre tradition humaniste-littéraire. Ce n'est pas un hasard s'il est ingénieur et si, comme tel, il a un amour inconsidéré pour les données empiriques. Si l'on parle de tendances économiques, il faut avant tout chercher des données statistiques et économiques dignes de foi, puis les désagréger et les recomposer grâce au calcul des probabilités et à d'autres moyens mathématiques, avant de les insérer dans un discours macroéconomique, à l'intérieur d'une théorie générale du développement capitaliste. Ce n'est pas là peu de chose, dans un pays où nombreux sont ceux qui se sentent autorisés à parler ou à écrire sur des questions économiques sans jamais citer une donnée, un tableau, une statistique.

Panzieri^(*) lui-même fut frappé par les analyses économiques de Bordiga au point d'en proposer la publication à maison d'édition Einaudi. À ce propos, un champ qui est encore tout à explorer reste celui d'une comparaison critique entre la lecture d'ensemble que Bordiga a

(*) Ranieri Panzieri (1921-1964) est un homme politique et écrivain italien, considéré comme le fondateur de l'"opéraisme" (ouvriérisme). Dans les années cinquante, il traduit le *Capital*. Exclu du Parti Socialiste, il s'installe à Turin, où il travaille pour les Éditions Einaudi. Proche de *Socialisme ou Barbarie*, il participe à la fondation des *Quaderni rossi* [Cahiers rouges]. (NdT).

faite de Marx et celle qu'en a fait Panzieri. Il reste aussi à vérifier, selon Liliana Grilli, l'hypothèse d'une possible influence indirecte de Bordiga sur l'évolution des positions théoriques de Panzieri. Depuis 1952, Bordiga avait souligné l'importance des observations de Marx à propos du « despotisme de fabrique », thème devenu ensuite central dans le débat marxiste des années soixante et repris par le groupe des *Quaderni rossi*.

Le marxisme valide ses affirmations par la méthode scientifique et expérimentale, la même que les penseurs de l'époque bourgeoise appliquèrent au monde de la nature. Il déduit les solutions des problèmes des résultats acquis et il explique les raisons du comportement humain. « Les hommes ne sont pas mis en mouvement par des opinions ou par des phénomènes de la soi-disant pensée, ils sont poussés à agir par leurs besoins ». Pour Bordiga, les hommes font l'histoire avant de la comprendre : elle reçoit un sens et une interprétation après et non pas avant, de manière similaire à la fameuse « chouette de Minerve qui ne prend son envol qu'à la tombée de la nuit »,^(*) laquelle représente la raison qui observe le monde quand la journée s'achève.

J'ai voulu offrir un échantillon provisoire et incomplet de ce mauvais, et même très mauvais maître, et je voudrais conclure par une invitation, peu matérialiste, à faire un effort d'imagination : essayez d'imaginer à quels mots et à quelles inventions linguistiques Bordiga aurait recouru pour raconter la réduction en bouillie du "post" de nos jours. Lui, si fort dans le domaine de la pensée, qu'aurait-il dit des partisans de la "pensée faible", de cette gauche qui, incapable de définir positivement le présent, recourt à la catégorie indécise et névrotique du "post" : industriel, moderne, capitaliste, fordien, etc., en réduisant ainsi l'histoire à un avant et un après le repas.

Diego Giachetti

"Il Grande Vetro", n° 133, mai-juin-juillet 1996

^(*) Citation de Hegel dans ses *Principes de la philosophie du droit*. (NdT).

“Russie et révolution dans la théorie marxiste”

AMADEO BORDIGA RESTE UN MYSTÈRE

**Il ne manque pas de pages éclairantes dans ses derniers écrits,
mais rien n’explique le renoncement de l’auteur à l’activité militante**

Le cas d’Amadeo Bordiga demeure mystérieux, y compris après la lecture de ces écrits politiques élaborés après 1954 et maintenant édités par “Il Formichiere” : à savoir que l’on n’y trouve pas d’explications normales, logiques, au long silence et au long renoncement de l’une des plus vives intelligences de notre politique. Dans la présentation du recueil qui a pour titre : *Russia e rivoluzione nella teoria marxista*, Giorgio Galli rappelle qu’il avait demandé à Bordiga la raison du refus de la politique militante qu’il avait prononcé en 1926 et qui a duré jusqu’à sa mort en 1970 : et il dit que sa réponse : « il n’y a rien à faire » est de celles qui ne disent rien mais qui pourraient tout dire. Oui, bien sûr, mais quel tout ? Le fatalisme déterministe, c’est-à-dire la conviction scientifique sur l’impossibilité de pouvoir avoir une influence sur l’involution du socialisme soviétique ? Ou bien une sorte de manie perfectionniste, un magnifique isolement parmi les peu nombreux experts de la révolution pure et de l’“invariance marxiste” ? Ou alors, plus simplement, l’un de ces vies qui se fixent sur un grand amour dont ils ne savent plus se détacher, comme Bordiga du glorieux Octobre 1917, début de l’invincible révolution socialiste encore à venir ?

Les écrits rassemblés maintenant par “Il Formichiere” n’ont pas un dessein clair : ils sont la divagation d’un esprit désormais fatigué, désormais détaché de la politique concrète, de la vie, comme le sait l’auteur lui-même qui, de temps en temps, se réfère au devoir de « revenir dans le jeu » et « d’y aller tout de suite » : et leur idée centrale, l’invariance marxiste, c’est-à-dire la foi dans la scientificité du marxisme, clé permanente de toutes les vicissitudes humaines, n’est pas nouvelle ou particulièrement enrichie.

Mais entre le génie et la réinvention de la roue, il reste une grande différence, et entre les fleuves de la littérature marxiste italienne, qui sont si souvent gris, inutiles, ennuyeux, et l’une des phrases encore éclairantes, encore électrisantes, que le grand vieillard réussit à écrire, il y a un abîme. Pour Bordiga, le marxisme est une science exacte ou il n’est pas. Mais s’il ne l’est pas - voici le mordant bordiguien - tant pis pour lui : « mais si ce n’est pas possible, après une vie brève et bruyante, que le marxisme prenne donc sa retraite ». Pas même s’ils se mettent à en dire, pas même s’ils y passent toute leur vie, les “marxistes de Bari”, c’est-à-dire les petits professeurs qui écrivent l’histoire au service du Comité Central, ne parviendront à quelque chose de comparable.

Le livre de Bordiga est désordonné, asthmatique, mais quand le grand vieillard parvient à retrouver l’élan qui fit de lui l’orateur le plus admiré de l’Internationale, alors il semblerait vraiment que ses années glorieuses entre 1921 et 1924 soient de retour. Il y a par exemple le chapitre dans lequel Bordiga se fait l’avocat du diable et, en tant que tel, démontre l’échec de la révolution prolétarienne dans tout le monde capitaliste et appelle les nations comme témoins, en disant de notre « témoin l’Italie » : défaillante à cause d’avoir trop péché en singeant le Risorgimento bourgeois, dans lequel elle est grossièrement tombée avec la libération “partisane”, pour ensuite conclure en grand rhéteur avec la déclaration de foi dans

la révolution qui sera « prolétarienne, cruelle et féroce », ce qui est, de toute façon, si l'on juge cela du point de vue idéologique, de la grande littérature politique.

C'est un ouvrage d'un talent littéraire et politique d'un genre rare en Italie, comparable à celui de Cattaneo^(*), peut-être avec cette composante scientifique, technique (Bordiga était ingénieur) qui apparaît continuellement dans le langage (il peut appeler la terre un sphéroïde, il peut appliquer la définition physique de l'énergie à la révolution), ce qui lui donne une dimension, un relief insolite dans un monde d'écrivains-professeurs et de politiciens-avocats.

Oui, le mystère Bordiga continue : lire ce recueil d'écrits, c'est comme revoir son ultime interview, celle de Zavoli pour la télévision, avec lui vieux, édenté, avec un début de paralysie, qui impose encore sans hésitations ses opinions immuables sur la parfaite analyse marxiste immuable. A-t-il jamais été italien ?

Giorgio Bocca

“Il Giorno”, 5 mars 1979

AMADEO BORDIGA.
Russia e rivoluzione nella teoria marxista,
préface de Giorgio Galli, Il Formichiere,
270 pages, 3 000 liras.

^(*) Carlo Cattaneo (1801-1869) est un historien, un philosophe et un patriote italien. (NdT).

Boukharine, Togliatti et le “cas italien”

LES MEILLEURES ANECDOTES SUR BORDIGA

Boukharine, irrité, se leva brusquement et rejoignit la tribune. Les délégués du IV^o Congrès de l'Internationale Communiste, réunis à Moscou en octobre 1922, préoccupés, se turent. Le “cas italien”, c'est-à-dire la victoire du fascisme, inquiétait l'assemblée.

« Vos objections sont inconsistantes, motivées par un sectarisme qui n'aboutit à rien, alimentés par de la morgue intellectuelle », dit Boukharine avec violence, s'exprimant en français en détachant les syllabes. Trotski et Radek, membres eux aussi du Présidium du Komintern, en tant que représentants du Parti panrusse hégémonique, renchérirent sur cette accusation : « Infantilisme, caractère velléitaire, radicalisme petit-bourgeois, peur sectaire du contact avec la vie réelle, voici les raisons de votre défaite ». Kolarov, le Bulgare, Humbert-Droz, le Suisse, Rákosi, le Hongrois, des hommes liés au groupe dirigeant soviétique alors unis autour de Staline, de Trotski et de Zinoviev, (Lénine était encore vivant, mais affaibli par la maladie qui l'immobilisera peu de mois après, à partir de mars), intervinrent avec une obstination lancinante, avec une *surenchère*^(*) prédéterminée.

Boukharine, en reprenant la parole, pointa le doigt sur le coupable de tant d'opprobre : « Le camarade Bordiga rêve sur l'inconnu et pendant ce temps il se tient les bras croisés ». Bordiga, qui était le plus connu et le plus populaire parmi les chefs du Parti Communiste d'Italie, fondé à Livourne en janvier de l'année précédente^(**), se borna à répondre avec mépris : « Votre analyse est sommaire ; vos informateurs superficiels. La vérité est que vous nous demandez de renoncer à notre autonomie de jugement et d'action. De fait, vous voulez plonger le prolétariat italien dans le marais aux eaux mortes du centrisme maximaliste lâche et hâbleur qui vous flatte en ce moment par peur panique de Mussolini. ».

L'Exécutif Élargi de l'Internationale vota une résolution de condamnation déclarée du Parti italien. Il l'accusa d'avoir assisté impuissant au coup d'État fasciste tramé dans l'ombre des Savoie, d'avoir cédé aux escouades armées fascistes, d'avoir conduit au désastre le mouvement ouvrier italien en entier en raison d'une faute précise : le gauchisme antiunitaire prêché par Bordiga. Et il concrétisa le désaccord et la défiance par une mesure d'autorité : le remplacement d'en haut et de l'extérieur de tout le groupe dirigeant italien, après l'avoir à nouveau couvert d'insultes.

Gramsci se tut. Togliatti s'aligna sur la majorité et il accepta, après quelques hésitations, l'offre de rester à Moscou. Complètement isolé, Bordiga attaqua avec un ton sarcastique surtout Zinoviev, qui avait le plus de faconde : « Toi, Gregori, tu es un baratineur... ». Puis il écrivit et présenta une contre-résolution sévère : « Votre acte est un acte d'autorité. Un précédent dangereux. Pour nous ; mais aussi pour vous. ». Une prophétie douloureuse et prémonitoire, significative encore aujourd'hui.

Ce fut le même protagoniste de cet inquiétant épisode qui m'en reparla à Naples, quarante années après. « Je suis Bordiga », me dit-il en s'approchant de moi dans l'antichambre des Barons, au donjon d'Anjou. « Oui, Amadeo », voulut-il préciser. En effet, je l'avais fixé pendant toute la manifestation, parce que l'on m'avait prévenu que cette tête

(*) En français dans le texte. (NdT).

(**) Le texte indique à tort : “en janvier de la même année”. (NdT).

ronde et hirsute, cette silhouette massive et corpulente, était les siennes : celles du Traître Exécrable.

Après le Congrès de Lyon qui, en janvier 1926, consacra Gramsci comme secrétaire général du parti, Bordiga avait été exclu avec ignominie^(*). Les délégués appartenant à sa fraction d'extrême gauche avaient inutilement voté pour lui, pour sa nomination au Comité Central. Précédemment, au cours du débat sur les perspectives en Europe, Bordiga avait de nouveau attaqué le Komintern, dont la majorité demandait aux Italiens de se réunifier de manière urgente avec l'aile maximaliste du Parti Socialiste. « Vous nous donnez des conseils opportunistes, vous êtes une Centrale néo-hégélienne et crocienne, et même une véritable école napolitaine de philosophie », avait-il tonné en mêlant colère et raillerie inflexible, imprégnée du localisme qu'il pratiqua tout au long de sa vie.

Plus ou moins dans cette même période, des dirigeants comme Tasca et, sur d'autres positions, Leonetti, Ravaioli et Tresso, les soi-disant "trois de l'opposition trotskiste", avaient subi le même sort. Pendant ce temps, le Tribunal spécial fasciste s'était mis à l'ouvrage, en condamnant Bordiga, l'un des premiers parmi les quatre mille trente membres du Parti Communiste dissous : dans l'ensemble, vingt mille années de prison.

Libéré, Bordiga avait repris à Naples, dans les environs de laquelle il était né et où, avec sa femme Ortensia, il avait tissé des contacts parmi les métallurgistes de Castellammare et les cheminots de Portici, sa profession d'ingénieur en bâtiment. Réservé et bâtisseur apprécié d'ouvrages privés fondés sur des calculs avant-gardistes de ciment armé, il avait été nommé président du Conseil de l'Association des ingénieurs et architectes. C'est en tant que tel qu'il participa aux initiatives que, autour de 1960, l'opposition antimonarchiste devait organiser, contre le sac urbanistique de la ville. En 1962, le conseil municipal démocrate-chrétien et socialiste, dirigé par le maire Palmieri, l'avait nommé, personnage donc au-dessus de tout soupçon, à la commission d'étude du nouveau plan régulateur qui devrait effacer les excès du commandant Lauro, lequel avait été maire pendant une décennie, triomphalement élu et confirmé. La mission était de bloquer l'expansion en tache d'huile de la ville, en soulageant la congestion des quartiers espagnols au-dessus de la via Toledo, et en redessinant un plan dans lequel des installations et des infrastructures publiques pour des gens logeant dans des baraques ou sans toit trouvent place dans les zones de déconcentration de Soccavo à Secondigliano, Pianura, Cappella dei Cangiani.

Durant les travaux, Bordiga se heurta souvent aux deux autres membres de la commission, Cosenza, communiste, et Piccinato, socialiste, lesquels, bien qu'appréciant ses qualités techniques et sa lucidité culturelle, rejetaient la conception rigidement classiste selon laquelle déconcerter les logements ouvriers équivalait à une "punition sociale".

« Votre conception est grossièrement populiste », débuta Bordiga en faisant référence à ses interlocuteurs dans la commission et à moi qui, comme tête de liste du PCI, dirigeai la réunion au donjon d'Anjou. « Sans réformer la conception de la ville bourgeoise, vous ne réussirez qu'à faire tout au plus des phalanstères, des dortoirs inhospitaliers et ségrégatifs », commenta-t-il avec un sarcasme à peine atténué par la volonté de ne pas heurter au premier abord, de ne pas blesser à froid, lui qui, dans sa vie désormais sur le déclin, avait rencontré bien d'autres adversaires sur bien d'autres sujets de portée historique.

C'est à cela que je pensai quand je l'accompagnai en passant par la porte triomphale des Laurana vers la piazza Municipio. La conversation fut seulement pragmatique, mais je perçus dans ses phrases contrôlées, indifférentes, faussement détachées, la pression qu'il ressentait de vouloir s'affronter non pas avec moi mais avec celui, Togliatti, que j'avais eu et j'avais l'occasion de fréquenter quotidiennement et lui d'abhorrer intensément.

^(*) En réalité, Bordiga ne sera exclu officiellement qu'en 1930. (NdT).

Directement, il ne me posa pas de questions sur lui. Ni sur ce qu'il était devenu, ni sur ce qu'il disait. Je l'entendis seulement exprimer de la défiance, presque de la répugnance, sur la ligne du Parti, le nôtre, le Parti communiste. À la fin, il explosa, en vieux conspirateur "entristé", comme avaient l'habitude de se définir les opposants trotskistes qui avaient décidé de rester *dans* le Parti pour y effectuer un travail de division et de propagande alternative. « Vos meilleurs cadres sont entre mes mains. C'est moi qui les dirige », se vanta-t-il en faisant étalage d'une liste de membres auxquels il faisait tous les soirs une leçon de tactique et de stratégie insurrectionnelles. Il y avait Giorgio Quadro, chef de la commission interne des usines Miani et Silvestri ; Gennaro Rippa, des usines ferroviaires méridionales ; Franco Panico de la Precisa, une usine de mécanique fine ; Salvatore Castaldi, typographe qui corrigeait à la linotype les articles des collaborateurs du *Mattino* ; Guglielmo Peirce, écrivain raffiné d'ascendance anglaise, Ugo Arcuno, professeur au lycée Genovesi ainsi que sa sœur, animatrice de protestations étudiantes avant et après 1968 ; Salvo Mastellone, homme de lettres et poète très délicieux. À ce moment-là, je trouvai chez lui, avec respect, l'obstination butée de celui qui n'accepte pas les défaites, qui ne les encaisse pas et qui s'en plaint amèrement encore à une distance de nombreuses années ; laquelle n'est ni atténuée ni estompée par son intransigeance, mais qui est couvée et alimentée par une ardeur particulière et intelligente.

Il se limita à dire qu'il les méprisait. « Non pas pour ce qu'ils ont fait ou sont en train de faire de politique », expliqua-t-il, « mais à cause de la corruption irrémédiable qu'ils ont introduite dans nos relations ». Pour poursuivre, il me donna un rendez-vous pour le lendemain. J'y allai avec quelque émotion, étant donné que c'était toujours une rencontre que Rome n'aurait pas approuvée. Je le rencontrai chez Caflisch sur la piazza Dante.

Il apporta un sac en cuir duquel il retira avec précaution une photo non froissée, conservée avec soin, que j'avais vu circuler parmi les militants les plus sûrs. Je la regardai : un couple de jeunes mariés (elle en habit blanc en tulle et lui en frac) passe, sur la photo, sous une garde d'honneur formée par les poignards dégainés des Mousquetaires du Duce en uniforme noire avec des clous dorés et des crânes sur les écussons. Dans les années trente, c'était là un honneur réservé uniquement aux très fidèles du fascisme. « Voici ma fille. Elle ne s'est jamais mariée », commenta Bordiga. « C'est un sale photomontage avec lequel le Parti a cherché à me dénigrer auprès de mes camarades. Togliatti en sait quelque chose ».

Je ne sais pas dire pourquoi je ne sortis pas du Parti Communiste, étant donné que j'en savais suffisamment et même trop. Maintenant que j'y repense, je trouve que je fis cela pour ne pas désertier, en considérant qu'il était trop facile et sans préjudice de rentrer chez soi, d'oublier, d'arrêter.

Massimo Caprara

"Il Giornale", mardi 23 février 1988